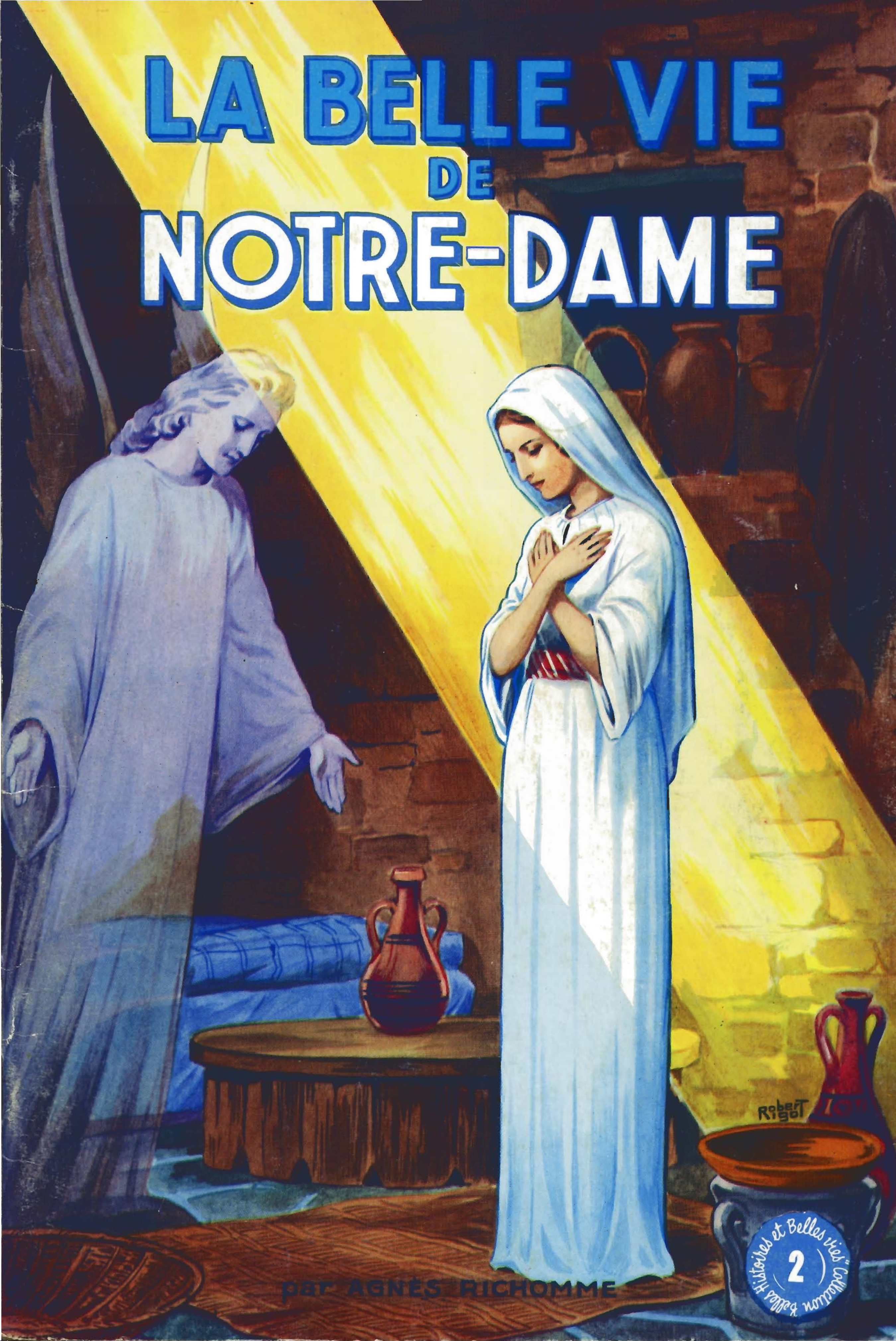

LA BELLE VIE
DE
NOTRE-DAME
Robert Rigot
10 fr
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
2
par AGNÈS RICHOMME



1 En ce temps-là, c'est-à-dire il y a environ deux mille ans, il y eut en Palestine deux personnes bien heureuses : c'étaient les parents d'une belle petite fille qui venait de naître.

On trouve toujours beau un petit nouveau-né, même si sa peau est fripée et son nez un peu gros quelquefois.

Mais cette petite fille-là, elle était vraiment plus mignonne que tous les bébés qu'on avait vus jusqu'ici.

Aussi la famille et les amis venaient-ils féliciter ceux qui avaient la chance de posséder ce trésor.

La Tradition nous dit que la maman de cette belle petite fille s'appelait Anne, et son papa Joachim. Ils étaient d'autant plus heureux que c'était leur premier enfant.



2 Ils l'appelèrent Miryam, qui se traduit en français par Marie. C'est un nom qu'on donnait très couramment aux petites filles en Palestine.

En emmaillotant et en nourrissant sa petite Marie, Anne se sentait toute pleine de joie. Mais elle ne se doutait pas cependant de la destinée extraordinaire de cette enfant. Elle ne savait pas que Dieu l'avait choisie depuis toujours pour être la Mère du Messie.

Elle ignorait que ce bébé n'était pas comme les autres.

Comment aurait-elle deviné que le Seigneur, en vue de sa grande mission, avait accordé à Marie, dès le premier instant de son existence, l'état de grâce que nous recevons seulement au baptême ? Ce privilège, on l'appelle l'Immaculée Conception.



3 Oui, Marie était toute pure, et Dieu qui devait plus tard venir naître d'elle pour racheter les hommes, l'avait rachetée d'avance elle-même.

Pour le moment, sa beauté et sa gentillesse seules la distinguaient des autres. Elle était si sage que, parfois, on en était étonné. Très tôt elle commença à sourire, et pas seulement avec les lèvres ; ses yeux très doux et très profonds souriaient aussi. Et même les grandes personnes se sentaient émues devant ce tout petit visage. Rien que de la regarder on avait de la joie.

Elle commença bientôt à se tenir debout, puis à marcher en tenant dans sa petite main potelée la robe de sa maman ou le gros doigt de son papa. Et ses yeux riaient plus encore lorsqu'elle réussit à faire quelques pas toute seule.



4 En même temps, elle s'essayait à prononcer des syllabes qui bientôt devinrent des mots, puis de petites phrases.

Et le temps passait. Du beau bébé qu'elle était les premiers mois de sa vie, la petite Marie était devenue une douce petite fille, si douce, si gentille que tout le monde en était surpris. On avait beau chercher, faire très attention, on ne trouvait jamais en elle le moindre défaut. Que ce soit à la maison avec ses parents, dans la rue ou à la fontaine avec les autres personnes, toujours Marie était gentille, polie, serviable. Vraiment on n'avait jamais vu cela !

En grandissant, on s'en aperçut encore davantage. Chacun sait qu'entre compagnes, on se taquine bien facilement... on se dispute quelquefois... on se jalouse de temps en temps.



5 Or, toutes les petites filles du pays en furent bientôt stupéfaites : Marie ne disputait jamais, ne jalousait jamais, ne manquait jamais à la charité. Au contraire, elle était toujours prête à céder, à se gêner pour faire plaisir, à prêter ses affaires, à rendre service.

C'était tellement remarquable que les grandes personnes se regardaient en hochant la tête et se demandaient quelquefois l'une à l'autre en chuchotant : « Que pensez-vous de cette enfant ? Sûrement elle n'est pas comme les autres et Dieu doit avoir des idées sur elle. » Tandis que ses compagnes, sans aller chercher si loin, ressentaient cependant pour Marie une affection mêlée d'un certain respect. Chacune désirait beaucoup lui ressembler.



6 On dit que, dès sa petite enfance, Marie fut menée par ses parents à Jérusalem et présentée au Temple pour y être élevée par les prêtres et les saintes Femmes.

Et l'Eglise fête le 21 novembre de chaque année, sous le nom de « Présentation de Notre-Dame », le souvenir de cet événement.

Ce qui est bien certain, c'est que la petite Marie avait une vie toute pleine du plus grand amour de Dieu et du plus grand amour de tous ceux qui l'entouraient — car c'est tout un : on ne peut dire qu'on aime vraiment Dieu pour de bon si l'on n'aime pas tous les autres humains —.



7 Elle l'aimait tellement, le bon Dieu, qu'un jour elle pensa qu'elle devait se consacrer tout à fait à Lui. Et alors, sans cérémonie extérieure, mais avec toute l'ardeur de sa générosité, elle en fit le vœu. Elle devait avoir à ce moment-là déjà plus de 12 ans car cet âge est celui qui rendait, pour la jeune fille juive, un vœu possible et valable.

Dans l'élan de son cœur, elle renonçait donc, par ce vœu qui consacrait à Dieu sa virginité, à la possibilité d'être un jour maman. Et elle renonçait aussi, elle qui était de la race du roi David (d'où l'on savait que naîtrait bientôt le Messie) à l'espoir d'en être la mère.



8 Mais sans doute était-elle trop humble, trop modeste pour avoir jamais pensé pouvoir être la mère du Christ. Elle désirait seulement Le servir de toutes ses forces par une vie toute pure et toute donnée.

Bientôt — car on se marie très jeune dans les pays d'Orient — vint pour Marie l'âge d'être fiancée. Une jeune fille juive ne se mariait d'ailleurs guère selon son choix, mais elle était mariée par ses parents selon leurs désirs à eux. Mais on peut bien penser que, dans le cas de Marie, Dieu lui-même inspira le choix qui fut fait de Joseph. Il était aussi, nous dit l'évangéliste saint Luc, descendant de la famille royale de David. Mais un descendant pauvre comme Marie : cet héritier royal était tout simplement charpentier.



9 On fit donc les fiançailles des deux jeunes gens. Mais Marie avait prévenu Joseph du vœu qu'elle avait fait de rester consacrée au Seigneur. Et Joseph, qui était très pieux et qui peut-être avait eu personnellement le même désir, comprit très bien cela et fut très heureux d'être l'époux et le protecteur d'une jeune fille si belle et si pure.

Ils se promirent l'un l'autre de mener ensemble une vie très sainte, et de faire de toutes les heures de leurs journées ainsi que de tous leurs travaux une prière et une offrande, pour obtenir la venue prochaine du Messie que tout le monde attendait.



10 Ce jour-là, Marie était dans sa maison, occupée sans doute à quelque travail ménager ou de couture qui n'empêchait jamais son âme d'être unie au Seigneur dans une prière constante.

Soudain la pièce — toujours un peu sombre en Orient où il n'y a pas de fenêtre à cause de la chaleur — fut éclairée d'une manière incompréhensible. Avant que Marie ait eu le temps de se demander ce qui se passait, un Ange était là, devant elle. C'était l'Archange Gabriel, chargé par Dieu de cette mission unique dans l'histoire du monde. Il lui dit : « Je te salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi. »

Marie était là à le regarder, tout interdite et même un peu effrayée, se demandant ce que voulaient dire ces étranges paroles.



11 Gabriel reprit : « N'aie pas peur, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Voici que tu vas être mère d'un enfant auquel tu donneras le nom de Jésus. Il sera grand. On l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son aïeul. Son règne durera éternellement. »

Marie a écouté attentivement toute cette déclaration et elle se sent en effet rassurée.

Mais en même temps elle réfléchit à ce qu'elle vient d'entendre : on lui annonce qu'elle aura un fils : or, en se consacrant à Dieu, elle a renoncé à la possibilité d'être maman.



12 Pourtant, elle sait bien que Dieu est tout-puissant et peut ce qu'il veut.

Alors, humblement et modestement, elle demande : « Comment cela se fera-t-il ? ».

L'Ange, plein d'admiration pour la sagesse et l'humilité de cette jeune fille, lui explique avec douceur que c'est le saint Esprit qui fera cela en elle, sans toucher en rien à sa virginité : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'enfant que tu auras sera appelé le Fils de Dieu. »



13 Alors Marie, qui depuis toujours vit pour Dieu, accepte ce qui lui est proposé en une réponse pleine d'humilité : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il fasse donc en moi comme tu as dit. »

A l'instant même, le miracle s'accomplit : le Messie tant attendu par les Juifs, Jésus le Christ, est mystérieusement formé par le saint Esprit dans le corps très pur de la sainte Vierge, qui dans neuf mois le mettra au monde.

Et Marie reste là, les mains jointes sur son cœur, tandis que Gabriel, sa mission accomplie, se retire respectueusement, la laissant toute à son adoration.



14 Cette visite qui s'est passée dans une toute simple pièce d'une petite ville de Palestine, c'est la plus importante du monde : c'est l'Annonciation. Car de la réponse qu'allait faire la sainte Vierge à l'Ange dépendait le sort de toute l'humanité. On n'ose pas penser à ce qui serait arrivé si elle avait dit « non ». Mais elle a dit « oui », et à cause de cela nous pouvons, malgré tous nos défauts, toutes nos fautes, toutes nos sottises, être encore des fils et des filles de Dieu — puisque Jésus, qui est le Fils de Marie en même temps que le Fils du Père des cieux, nous a rachetés et veut bien nous considérer comme ses frères et sœurs.



15 On peut lui dire un grand merci, n'est-ce pas, à la douce et vaillante jeune fille de Nazareth, pour n'avoir pas pensé un seul instant à elle et avoir accepté de grand cœur une mission dont elle savait (car elle était instruite de sa religion et de ce qu'avaient prédit les prophètes) qu'elle lui apporterait beaucoup de souffrances. En disant « oui » à l'Ange, la sainte Vierge devenait la mère du Messie. Mais elle allait devenir aussi notre mère à tous. Et cela aussi, elle l'accepta de tout son cœur. Nous sommes vraiment ses enfants. Quelle joie de pouvoir lui dire « Maman » !



16 L'Ange Gabriel avait annoncé une autre bonne nouvelle à Marie. Il lui avait dit que sa cousine Elisabeth attendait pour bientôt un enfant. Elisabeth et son mari Zacharie étaient déjà âgés, et depuis longtemps ils se désolaient de vieillir tout seuls. Ils n'espéraient plus. Et voilà qu'Elisabeth enfin allait être maman. Puisque, ajouta Gabriel, « rien n'est impossible à Dieu ». Quelle joie il devait y avoir dans la maison de Zacharie, à Hébron !

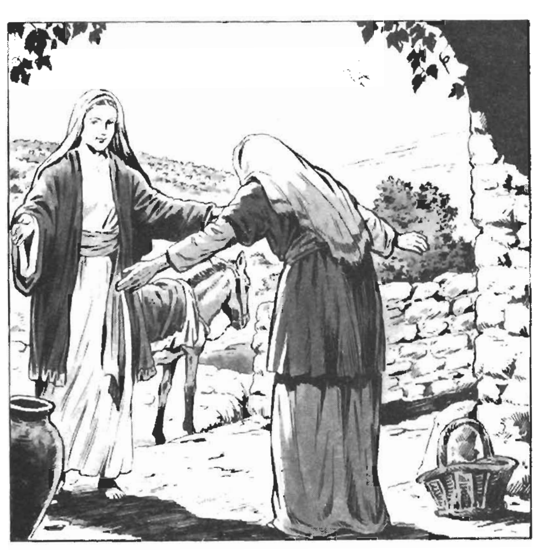
Marie, qui aimait beaucoup ses cousins, en était toute contente aussi. Et tout de suite après que l'Ange l'eut quittée, elle décida de se rendre bien vite auprès d'Elisabeth.



17 Elle voulait être là pour partager la joie commune. Et surtout elle voulait rendre service et aider sa cousine, car elle savait que la naissance d'un bébé donne toujours bien du travail dans une maison. En hâte donc (l'Evangile le dit) Marie se mit en route vers le pays de ses cousins. C'était dans une autre province, assez loin de Nazareth. Mais Marie est jeune. Elle aime marcher. Et puis, surtout, elle sait qu'elle porte en elle le Créateur de tout ce qui l'entoure. Et tout en se pressant — car elle a hâte de pouvoir aider sa cousine — elle dit et chante sans cesse son merci.



18 Elle offre à Jésus vivant déjà en elle toute cette belle nature. Elle prend les fleurs, les oiseaux, les arbres, les montagnes à témoin de son bonheur. Elle offre d'avance au Sauveur du monde tous les pays qu'elle traverse, toutes les personnes qu'elle rencontre. Et elle s'offre elle-même, toujours plus intensément, pour l'aider de toutes ses forces à accomplir la Rédemption. Ainsi le chemin lui paraît court, elle ne perd pas une minute de son temps. Ainsi nous pouvons nous-mêmes, à l'exemple de notre Maman du ciel, faire de toutes nos actions, de tous nos pas, de nos jeux aussi bien sûr, une offrande et une prière.



19 Voici maintenant Marie qui arrive devant la maison de ses cousins. Elle aperçoit Elisabeth et presse le pas pour lui dire gentiment bonjour la première. Mais, que se passe-t-il ? Elisabeth, au lieu de répondre simplement au bonjour de sa jeune cousine, se met à lui dire qu'elle est « bénie entre toutes les femmes » et qu'elle est « heureuse d'avoir cru à la parole de l'Ange ». Comment donc a-t-elle deviné ce qui s'est passé à Nazareth ? Elle explique à Marie que, dès qu'elle l'a entendue lui dire bonjour, elle a tout compris parce que son petit enfant (qui pourtant n'était pas encore né) le lui a fait sentir, car il a tressailli en elle.



20 Et elle ajoute modestement : « D'où me vient cet honneur que la mère de mon Seigneur soit venue jusqu'à moi ? ».

Alors, Marie ne peut plus contenir sa joie. Depuis l'Annonciation, elle gardait son secret. Mais en constatant que Dieu lui-même l'a fait connaître à Elisabeth par un nouveau miracle, elle se met à chanter de tout son cœur. Et le chant qu'elle chanta ce jour-là, nous le redisons bien souvent : c'est le Magnificat. Marie chante :

« Mon âme magnifie le Seigneur. » Ce qui veut dire : mon âme reconnaît que le Seigneur est grand.



21 « Parce qu'il a regardé la petitesse de sa servante ». **Il l'a regardée en effet, et elle lui a tellement plu qu'il a décidé d'en faire la mère de son propre Fils.**

« A cause de cela, tout le monde dira que je suis bien heureuse. » **Elle peut être heureuse, en effet, d'avoir ainsi attiré, non seulement le regard de Dieu, mais Dieu lui-même qui est venu habiter en elle.**

« Il a accompli en moi quelque chose de merveilleux, Celui qui peut tout. » **C'est bien une merveille d'avoir renfermé toute la grandeur de la divinité dans ce petit être qu'elle porte en elle et qui deviendra bientôt l'Enfant Jésus.**



22 « Son nom est le Saint. » **Avec quel respect Marie prononce ces paroles. Dieu en effet est la sainteté par excellence, et cette sainteté est venue prendre corps en elle, qui devient la mère de Dieu.**

« Sa bonté et sa miséricorde ne se lassent jamais ; tous ceux qui le respectent s'en aperçoivent. » **Marie depuis toujours connait cette bonté de Dieu, mais elle vient d'en avoir un témoignage tellement extraordinaire. Elle voudrait que tout le monde y croie, que tout le monde aime et respecte le Seigneur.**

« Il est très puissant. D'un seul geste il peut réduire à rien ceux qui se croient très forts. Il les renverse alors qu'ils croyaient être très solidement installés. Et ceux qui au contraire sont humbles et modestes, il prend plaisir à les élever.»



23 **Marie chante là une vérité qui éclate en elle-même, si petite, si humble, et que Dieu a choisie entre toutes les femmes de la terre pour être la mère du Christ.**

« Il comble de bienfaits ceux qui se présentent comme des pauvres devant lui ; mais il renvoie les mains vides ceux qui sont orgueilleux et croient pouvoir se passer de lui. »

« C'est toujours ainsi qu'il a fait ; c'est ainsi qu'il fera toujours. »



24 **C'était comme le trop-plein de l'âme de Marie qui s'était échappé dans son cantique. On peut dire d'ailleurs que toutes les phrases en reviennent à ceci : Marie chante que Dieu est grand tandis qu'elle est petite. Et elle dit merci. Il n'y a au fond que ces deux idées-là : déclaration de la grandeur et de l'amour de Dieu — remerciement pour ce qu'il a fait en elle.**

Nous avons tous notre Magnificat personnel à chanter.

Si nous cherchions, chacun dans notre vie, la manière dont nous pourrions le chanter, à l'exemple de la sainte Vierge ?



25 Marie s'est tue. Elisabeth la regarde longuement avec un affectueux respect, les yeux pleins de larmes d'émotion.

Bien simplement, maintenant, Marie va se mettre à l'ouvrage, et rester là plusieurs semaines, s'occupant du ménage, de la cuisine, aidant Elisabeth de toutes les façons. Bientôt le petit Jean, qu'on appellera plus tard Baptiste (celui qui baptise), vient au monde, et en le lavant et le soignant, Marie pense certainement à Jésus qui, dans quelques mois, sera pareillement dans ses bras. Elle fait là, dans la maison d'Elisabeth, son apprentissage de maman.

Et lorsque sa cousine n'a plus besoin d'elle, elle reprend la route pour rentrer à Nazareth, heureuse de repartir comme elle était heureuse de venir, heureuse toujours et de tout.



26 Comme elle aime le silence de sa petite maison ! Là, tout en préparant les repas ou en faisant le ménage, elle reste sans cesse unie au Seigneur par une orientation toute simple de son esprit et de son cœur. Son travail n'en souffre pas du tout, au contraire. Bien loin de le laisser pour rester immobile les mains jointes, elle en fait aussi une prière, parce qu'elle a bien compris que ce que Dieu nous demande, ce n'est pas de réciter des formules de prière toute la journée, mais de faire passer de la prière dans tout ce que nous faisons, en l'offrant et en y mettant beaucoup d'amour.

Aussi Joseph trouvait-il toujours tout bien prêt à l'heure, et pourtant il ne la voyait jamais impatientée, jamais énervée.



27 Depuis qu'il savait la vérité, Joseph (car un Ange lui était apparu à lui aussi, mais en songe, pour lui expliquer la prochaine naissance miraculeuse de Jésus) vénérait encore bien plus Marie. Son amour pour elle grandissait à tout instant. Il remerciait sans cesse le Seigneur de l'avoir choisi, lui, pour cette mission tellement belle.

Et tandis que Marie tissait le lin et filait la laine pour préparer la layette du petit Jésus, Joseph de son côté choisissait son meilleur bois pour lui fabriquer un berceau.

Quelle douce joie régnait dans la petite maison toute simple ! Les rois dans leurs palais n'étaient pas si heureux que ce petit ménage d'ouvriers !



28 L'automne est venu ; il est maintenant presque terminé et le moment de la naissance approche. C'est alors que César-Auguste (car la Palestine était à peu près sous la domination de l'empire romain) décide de connaître le nombre d'habitants de cette partie de son empire. On appelle cela le recensement. Chaque personne devait aller se faire inscrire comme vivante sur les listes de la commune qui était le berceau de sa famille.

Joseph était descendant de David, et la ville de David, tout le monde le savait, était Bethléem. C'est donc à Bethléem que Joseph doit aller se faire inscrire. Et naturellement il va emmener Marie. La naissance est toute proche maintenant. Aussi comprennent-ils tous deux que Jésus naîtra loin de la petite maison de Nazareth si bien prête à le recevoir.



29 On se met donc en route. Joseph s'est procuré un petit âne, car le voyage sera bien long et il veut éviter à Marie une trop grande fatigue. Elle, elle pense surtout à préparer tout ce qui lui sera nécessaire pour le petit Jésus. Ils ne sont ni l'un ni l'autre de mauvaise humeur devant ce déplacement bien fâcheux pourtant au moment même de la naissance. Ils trouvent que tout ce que Dieu permet est bien. Et puis, peut-être admirent-ils la manière toute naturelle dont le Seigneur s'y prend pour que le Messie naisse à Bethléem, endroit prédit par les prophètes.

Joseph jette peut-être un petit regard de regret sur le berceau qu'il a fabriqué lui-même avec tant d'amour et qu'on ne peut évidemment pas emporter en voyage !



30 Bien souvent, Marie et Joseph prient ensemble tout haut, en chantant des psaumes. Ils adorent le Seigneur qui leur apparaît si grand dans toute cette belle nature qu'ils traversent. Ils l'adorent bien plus encore présent, tout petit, près du cœur de Marie. Le soir, ils couchent dans les auberges de l'Orient, et, dès le petit matin, ils repartent, offrant à Dieu la nouvelle journée qui commence.

Ainsi, après bien des jours, ils aperçoivent les maisons cubiques de Bethléem. Et Marie sait que l'heure de la naissance de Jésus approche. Joseph s'occupe donc aussitôt de trouver une chambre. Hélas ! toutes ses démarches sont vaines. De partout on le repousse. L'Evangile nous dit : « Il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie ». Pourtant les gens doivent bien voir que Marie est lasse...



31 Ils ne se laissent pas attendrir. Ils ont vite reconnu que c'est un ménage de petites gens, à qui on ne pourra pas demander le prix fort. Et l'on ferme la porte au pauvre Joseph bien ennuyé. Marie ne perd pas son doux sourire, mais elle songe avec un peu de tristesse à la destinée étonnante de ce Messie repoussé même avant sa naissance. Saint Jean pourra dire plus tard : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu », parole que les gens de Bethléem accomplissent sans le savoir.

La nuit tombe maintenant. Joseph a frappé partout. C'est fini. Que devenir ? Il ne peut pas, avec la sainte Vierge qui va être maman, entrer dans une de ces vastes cours d'hôtellerie (qu'on appelle caravansérails) où les voyageurs pauvres s'entassent, mêlés aux ânes et aux chameaux.



32 Il veut absolument trouver au moins un coin solitaire pour y conduire Marie.

Quelqu'un lui indique, à peu de distance de la ville, une grotte naturelle bien abritée où les bergers amènent quelquefois leurs bêtes. Il n'y a pas à hésiter. C'est là que Joseph conduit Marie. C'est là qu'après avoir sommairement nettoyé cette grotte, il amasse de la paille en forme de couchette pour que la sainte Vierge puisse enfin s'étendre.

Et c'est là, dans cette grotte réservée aux animaux, sa maman n'ayant comme lit que de la paille, c'est là que Jésus, le Christ, le Messie, vient au monde, tout petit et tout faible comme tous les nouveau-nés.

Devant ce spectacle, que faire d'autre, n'est-ce pas, que se mettre à genoux et adorer de toute son âme ?



33 C'est ce que firent tout de suite Marie et Joseph. Devant ce tout-petit, la sainte Vierge fit un acte d'amour parfait. C'était son enfant — mais c'était aussi son Dieu —. Et certainement elle s'offrit à lui tout entière en même temps qu'elle lui offrait cette terre où il venait de naître si pauvre et qu'il venait sauver.

Mais cela ne dura qu'un instant. En bonne maman, et après avoir embrassé très tendrement le petit Jésus, Marie se mit à l'emmailloter. Tout en enfermant ce petit corps dans les langes qu'elle avait apportés avec elle, Marie ne cessait d'admirer, d'adorer et d'offrir.

Puis elle déposa l'Enfant-Dieu dans une mangeoire d'animaux qui pouvait remplacer le berceau, et que Joseph avait remplie de paille pour faire matelas.



34 La nuit s'avançait. Marie et Joseph, silencieux, adoraient. Aux alentours, dans les pâtures, troupeaux et bergers dormaient. Une lumière les réveilla soudain. Le ciel était traversé de grandes lueurs. On y voyait comme en plein jour. Effrayés, les bergers se demandaient ce que cela signifiait. Un Ange alors leur dit : « N'ayez pas peur ; voici que je vous annonce une grande joie pour tout le monde. Aujourd'hui vous est né un Sauveur, le Christ ! Et voici à quoi vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une mangeoire. » Curieux en même temps que rassurés, les bergers se mirent aussitôt à la recherche de l'enfant annoncé.



35 Avant de se mettre en route, ils avaient toutefois cherché chacun ce qu'ils pourraient offrir au Christ. C'étaient de pauvres cadeaux pris sur leur nécessaire : lait, fromage, beurre, laine..., peut-être un petit agneau. Mais ces humbles choses données de très bon cœur firent certainement beaucoup plaisir.

Voilà donc nos bergers ayant trouvé la grotte, et dedans l'enfant annoncé par l'Ange. Sans s'étonner des curieuses conditions de la naissance du Messie, ils l'adorent profondément.

Marie et Joseph sont très surpris de cette visite ; et quand les bergers leur ont raconté comment ils avaient appris la naissance de Jésus, ils admirent fort la manière dont Dieu a voulu informer d'abord ces braves gens, plutôt que de faire connaître la nouvelle aux habitants de Bethléem.



36 Marie sait bien comme on est heureux de tenir un petit nouveau-né dans ses bras. Tout de même, celui-là est Dieu ! Marie pourtant le remet volontiers aux bergers, qui, à ce contact, sentent une telle douceur, une telle joie les envahir qu'ils en pleurent d'émotion.

Ils parlent avec saint Joseph, offrent les petits cadeaux apportés. Et puis — peut-être après avoir joué pour l'Enfant un petit air de flûtiau — ils s'en retournent l'âme heureuse, pour aller retrouver leurs bêtes et aussi pour raconter aux habitants de Bethléem la merveille qui leur est arrivée. Les gens de la ville, qui considèrent de pauvres bergers comme des personnes sans intérêt, ne les écoutent guère et pensent qu'ils ont rêvé. Ils ne savent pas ce que leur orgueil leur fait perdre !



37 Au bout de peu de temps sans doute, Jésus pleure. Il a faim comme tous les petits. Marie est bien émue en voyant le Fils de Dieu pleurer ainsi. Avec respect elle le prend dans ses bras, l'approche de sa poitrine pour l'allaiter. Quels doivent être ses sentiments devant ce fait merveilleux : le Seigneur, le Christ, veut recevoir d'elle, simple créature, le lait qui développera ce corps humain qu'il a voulu prendre. Une humble jeune femme nourrit un Dieu !

Ce geste de la sainte Vierge qui va permettre à Jésus de vivre et de grandir, nous avons, nous, à le refaire d'une manière différente mais réelle tout de même : de la façon dont nous vivons notre vie chrétienne, nous permettons à Jésus de vivre et de grandir en nous et dans le monde.



38 Saint Joseph a maintenant trouvé un petit logement où il a conduit Marie portant l'Enfant. On vit très pauvrement dans ce pays où l'on n'est pas chez soi. Mais le bonheur habite cependant l'humble demeure, où les deux époux ne travaillent et ne respirent que pour Jésus, dans une union très étroite entre eux.

Marie remercie sans cesse le Seigneur d'avoir fait cette merveille de la prendre pour maman. Elle le remercie aussi de lui avoir donné Joseph comme époux et comme protecteur. Que pourrait-elle désirer de plus, entre ce mari si bon, si délicat, et cet Enfant qu'elle peut aimer comme son Fils et adorer comme son Dieu ! La pauvreté, et même quelques privations, n'entament pas le bonheur profond de ceux qui vivent pour Dieu, et affectueusement unis entre eux.



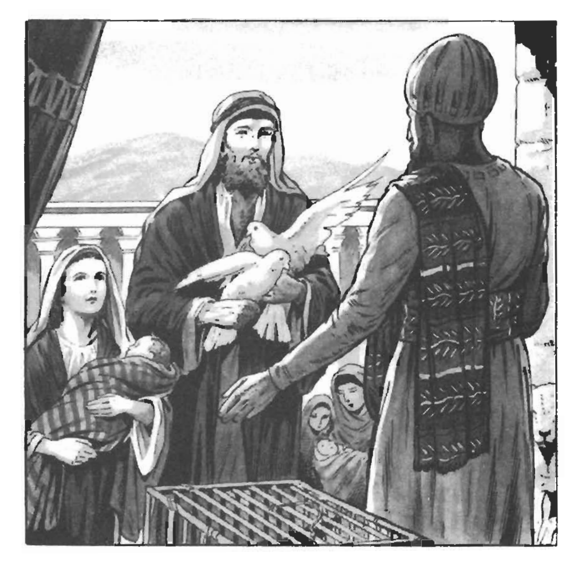
39 Le petit Jésus a maintenant huit jours. A cet âge, tous les petits garçons juifs recevaient la circoncision. La cérémonie avait un peu le même sens que notre baptême d'aujourd'hui, puisque cette petite opération était le signe de l'entrée du nouveau-né dans la famille des fils d'Israël. Le jour de la circoncision de l'enfant, on lui donnait le nom choisi pour lui — comme on fait maintenant au baptême. C'était souvent le papa lui-même qui faisait la circoncision du bébé, à la maison tout simplement. Et cela se passa sans doute ainsi à Bethléem. Sans visites, sans repas, entre les bras de sa maman, le Fils de Dieu fut circoncis par saint Joseph. Et on le nomma officiellement Jésus, comme l'Ange Gabriel l'avait dit.



40 La vie continue paisible à Bethléem. Et l'on approche du 40e jour après la naissance. La loi juive ordonnait que ce jour-là, tout petit garçon qui était l'aîné fût consacré au Seigneur dans le Temple de Jérusalem. Et la maman devait aussi se soumettre à certaines cérémonies qu'on appelait « de purification ».

Cette loi n'obligeait pas le fils de Marie dont le Père était Dieu lui-même. Il n'avait pas à être « racheté » comme on rachetait les autres enfants, lui qui venait justement afin de racheter le monde. Pas plus que sa mère n'avait à être purifiée de quoi que ce soit, elle qui était la toute pure, l'Immaculée.





41 Mais en se faisant homme, le Christ avait tellement accepté de devenir « l'un de nous » qu'il voulut qu'on fît pour lui ce qu'on faisait pour les autres enfants. Et Marie alla le plus simplement du monde à Jérusalem pour se présenter au prêtre comme les autres mamans juives.

Les voilà donc de nouveau sur la route. Et cette fois ce n'est plus dans son cœur que Marie porte Jésus. Elle tient dans ses bras un beau bébé bien vivant, et elle sait que c'est Dieu...

Quel merveilleux voyage, malgré la fatigue et les petits ennuis d'une longue route ! Quand on a Dieu avec soi, on est toujours heureux, quoi qu'il arrive.

Le Temple de Jérusalem apparaît à l'horizon. Marie et Joseph sont bien contents d'y revenir.

42 Mais ils ne peuvent s'empêcher de penser qu'ils apportent avec eux Celui-là même pour qui le Temple a été bâti. Et personne d'autre n'a l'air de s'en douter...

Marie se tient humblement, avec les autres mamans, à la porte du Temple où le prêtre vient recevoir les offrandes. Deux tourterelles, c'est ce qu'on demande aux pauvres. C'est donc ce qu'offre Marie, femme de Joseph, simple ouvrier.

Maintenant, c'est Jésus qui est « présenté » pour être offert au Seigneur comme tout garçon premier-né et rendu ensuite à ses parents. On se doute de quelle âme ardente Marie offre cet Enfant à Dieu, comme elle le fit dès le premier instant de sa naissance à Bethléem... comme elle l'avait fait déjà après l'Annonciation — et de quel cœur elle s'offre avec lui.



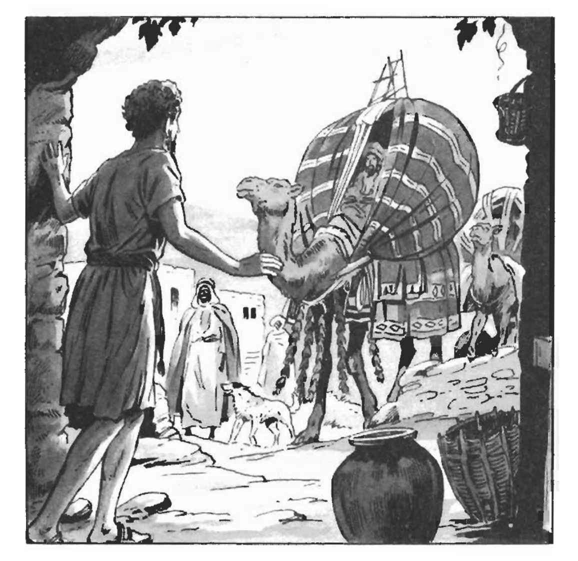


43 La cérémonie est terminée. Mais que se passe-t-il ? Voici qu'un vieillard, nommé Siméon, s'approche de Marie et lui demande respectueusement de lui remettre l'enfant quelques instants. Il a l'air transporté de joie ; et quand il a Jésus dans ses bras, il le regarde avec amour et se met à chanter. Que chante-t-il ? Un cantique de remerciement au Bon Dieu : « Maintenant, Seigneur, je ne demande plus rien, je mourrai heureux, puisque j'ai vu le Sauveur, celui que tu as envoyé pour être la Lumière de tous les peuples. »

Ainsi, comme pour les bergers, Dieu lui-même a fait connaître à Siméon qui était cet enfant. Comme Marie dut être contente en voyant cela !

44 Mais ayant ainsi remercié Dieu, Siméon a encore quelque chose à dire. Il se tourne vers Marie en lui rendant Jésus : « Cet enfant est venu pour le bonheur ou le malheur des gens d'Israël, selon qu'on sera avec lui ou contre lui. Et votre âme, à vous, sa mère, sera transpercée d'un glaive de douleur. »

Marie, à ces paroles, se rappela tout ce qu'elle savait concernant le Messie. Elle comprit alors beaucoup des prédictions d'un Messie douloureux ; et à la pensée des souffrances qu'aurait à subir son Jésus, le glaive annoncé par Siméon commença déjà de pénétrer dans son cœur. Mais bien vite elle unit sa douleur à la Passion que son fils subirait un jour, et de toute son âme, une fois de plus, elle s'offrit.



45 Marie et Joseph sont revenus à Bethléem, réfléchissant tout le long du chemin à ce qui s'était passé au Temple.

Et la vie continue, paisible, dans la petite maison.

Un jour, bien étonné, saint Joseph vit s'avancer toute une caravane dans la rue où il habitait. On voyait, à la richesse des costumes et au harnachement des chameaux, qu'il s'agissait de grands personnages. Il y avait là en effet trois riches savants étrangers et leur suite.

La caravane s'arrêta juste devant l'humble logis. Joseph était là, tout silencieux, à se demander ce que signifiait cette visite.



46 Mais ayant mis pied à terre, les trois princes (qu'on appelle aussi des Mages) demandèrent la permission d'entrer. « Ils regardèrent l'enfant et sa mère, nous dit saint Mathieu dans son Evangile, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent. Puis ils ouvrirent leurs trésors et lui offrirent en cadeau de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Marie tenait sans doute Jésus dans ses bras. Et après que les Mages l'eurent adoré, ils expliquèrent leur visite miraculeuse : dans leur pays d'Orient, ils étudiaient les astres et surveillaient l'apparition d'une étoile particulière qui, d'après leurs documents, devait signaler la naissance du Sauveur du monde.



47 Un jour enfin, cette étoile est apparue dans le ciel. Aussitôt, laissant là toute leur vie ordinaire, et même abandonnant leur pays, ils se mirent en route. L'étoile merveilleuse semblait marcher devant eux dans le ciel. Arrivés en Palestine et ne voyant plus l'étoile, ils allèrent trouver le roi Hérode pour lui demander où devait naître le roi des Juifs.

Hérode avait rassemblé les savants, fait chercher dans les livres. Et on avait trouvé dans les prédictions des prophètes que le Messie devait naître à Bethléem.

En effet, dès qu'ils étaient arrivés dans cette ville, les Mages avaient revu leur étoile, qui avait nettement désigné la maison de Joseph et de Marie.



48 Et ravis de l'heureux accomplissement de leur long voyage, les trois princes ne se lassaient pas d'admirer l'enfant, de parler à sa mère et d'offrir leurs trésors.

A la douce joie qui était en eux, ils savaient nettement qu'ils ne s'étaient pas trompés.

Et malgré toute leur science, ils adoraient en toute simplicité ce petit bébé qui paraissait comme les autres, mais dont leur foi leur disait qu'il était bien Celui pour lequel ils avaient entrepris ce long voyage : le Roi du ciel et de la terre.



49 Marie admirait dans son cœur la façon dont Dieu avait éclairé et conduit ces étrangers. Elle repensait à la parole de Siméon : « Il est la Lumière qui doit éclairer toutes les nations. » Et elle voyait déjà se réaliser cette parole. Elle comprenait que le salut n'était pas seulement pour les Juifs, mais que son Fils était vraiment le Rédempteur du monde entier.

A sa naissance, ce sont les plus humbles que Dieu avertit : des bergers méprisés de tous. Et maintenant, voici qu'il a conduit vers l'Enfant des princes qui sont de grands savants : mais ils ne sont pas juifs ; ce sont des étrangers.

Marie enfermait toutes ces merveilles dans son cœur, pour y repenser sans cesse.



50 Les Mages maintenant ont terminé leur visite. Ils remontent sur leurs chameaux et s'éloignent, emportant avec eux pour toujours la joie d'avoir connu Jésus.

Le roi Hérode leur avait dit : « Quand vous aurez trouvé l'enfant, revenez me prévenir afin que moi aussi j'aille l'adorer. » Mais il mentait en disant cela. C'était un roi très cruel qui craignait toujours de perdre son trône. Aussi avait-il été très inquiet en apprenant de ces princes étrangers la naissance d'un « Roi des Juifs ». Il voulait donc des détails afin de pouvoir supprimer aisément ce concurrent.

Mais les Mages avaient reçu en songe l'ordre de retourner dans leur pays sans repasser chez Hérode.



51 Hérode, ne les voyant pas revenir, fut extrêmement furieux de ne pas connaître l'adresse de l'enfant. Lui qui ne reculait devant aucune cruauté, donna alors un ordre abominable : on devait tuer immédiatement tous les petits garçons de moins de deux ans à Bethléem et dans les environs. Ainsi il pensait se débarrasser du Messie.

Mais Dieu veillait sur son fils. Un Ange prévint Joseph la nuit en lui disant : « Prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse ; car Hérode va chercher l'enfant pour le tuer. » Joseph se leva immédiatement, réveilla Marie en hâte, et, rassemblant le strict nécessaire pour ce triste exode, partit la nuit même pour l'Egypte.



52 Pauvre Marie, obligée ainsi en pleine nuit de se sauver en emportant son enfant ! Comme elle devait le tenir serré sur sa poitrine, prête à le défendre de sa propre vie si c'était nécessaire.

Et comme elle a dû comprendre les souffrances de toutes les mamans qui, chassées de leurs maisons par la guerre, ont fui aussi sur les routes, portant leurs enfants dans leurs bras. Elle devait, du ciel, se pencher avec tendresse sur ces pauvres femmes, et prier pour elles de tout son cœur. Et à beaucoup certainement, son intervention a évité de trop grands malheurs. Elle est tellement bonne, tellement compatissante à toute souffrance !



53 Cette fuite vers l'Egypte fut certainement très dure. On marchait le plus vite qu'on pouvait, on brûlait les étapes, pour mettre au plus tôt une grande distance entre l'enfant et le roi cruel.

Puis, il fallut traverser le désert. Et Marie devait penser aux ancêtres de sa race, qui, comme elle, avaient passé ce désert. Abraham avait fait ce chemin. Et après Joseph, ses frères et son vieux père Jacob, Moïse à son tour était entré dans ce désert, en sens inverse cette fois, pour ramener les Israélites dans leur pays. Et l'immense caravane y avait erré pendant des dizaines d'années, nourrie miraculeusement par la manne.



54 Maintenant c'était Jésus, le Messie tout petit, porté dans les bras de sa mère, qui traversait le désert. Poursuivi déjà par la méchanceté des hommes, il devait chercher refuge à l'étranger, en Egypte.

Marie et Joseph durent beaucoup souffrir d'avoir à vivre dans ce pays païen. Et sans doute y étaient-ils plus pauvres encore qu'à Bethléem. Joseph devait avoir bien du mal à nourrir la famille. Et puis, on était tout seul, ne connaissant personne! C'était le moment plus que jamais de se confier à Dieu. Marie n'y manquait pas. Elle priait le Père des cieux de protéger à la fois la vie humaine de son fils et ceux qui en étaient les gardiens.



55 Un jour, Joseph eut un nouveau songe au cours duquel l'Ange lui annonça la mort d'Hérode et le pria de retourner dans son pays.

Les deux époux demandèrent sans doute à Dieu de pardonner au tyran, puis ils rassemblèrent bien vite leur petit bagage et prirent la route du retour, se joignant, comme à l'aller, aux caravanes organisées pour affronter la longue traversée du désert.

Joseph pensait ramener Marie et l'enfant à Bethléem croyant qu'il fallait élever Jésus dans cette ville qui était celle de David son ancêtre. Mais en approchant de la Palestine, il apprit qu'Archelaüs, fils d'Hérode qui avait pris sa succession, était aussi méchant que son père. Il ne savait trop que décider. Encore une fois Dieu intervint, et il fut averti en songe de se rendre à Nazareth.



56 Marie fut sans doute bien contente de cette décision. Nazareth, c'était pour elle le souvenir de la visite de l'Ange Gabriel avec son message extraordinaire. C'étaient ensuite les mois d'attente, dans la délicieuse intimité de cet enfant qu'elle portait en elle.

Que d'événements s'étaient passés depuis! Ce fils annoncé par l'Ange, elle le tenait maintenant dans ses bras. Elle avait vu se prosterner devant Lui des bergers et des princes étrangers. Elle avait entendu le chant de Siméon à son sujet. Et déjà, elle avait senti le glaive annoncé pour elle-même. Déjà il avait fallu fuir pour sauver l'enfant.



57 On rentra à Nazareth bien simplement, sans bruit. Les voisins s'étonnèrent sans doute de cette longue absence. Aimable mais toujours discrète, Marie éluda les questions, gardant dans son cœur pour y repenser sans cesse, toutes ces choses qui s'étaient passées depuis l'Annonciation.

Joseph se remit bien vite au travail, refit peu à peu sa clientèle.

Marie eut certainement fort à faire pour remettre sa maison en état, après ce long abandon. Elle retrouva avec plaisir ses objets familiers de ménage et de cuisine.



58 La maison de Marie était certainement plus simple encore que la plus simple de nos maisons. Il y avait une seule pièce, bien peu de mobilier, car on s'assied par terre la plupart du temps, autour d'une table très basse. Un fourneau d'argile, qu'on sort facilement pour faire la cuisine dans la cour. Quelques nattes empilées dans un coin, qu'on étend la nuit pour dormir. Des cruches, des pots et des corbeilles pour mettre l'huile et les provisions diverses. Souvent un bahut où l'on range soigneusement les habits de fête. On accroche le long des parois tout ce qu'on peut. On pose dans des niches pratiquées dans les murs d'argile les lampes et autres objets usuels.

On vit surtout dans la cour, très peu dans la maison.



59 C'est dans cette cour que Marie, comme toutes les mamans juives, écrase le grain et pétrit la pâte pour faire le pain, cuit les aliments et fait toutes les autres besognes ménagères. C'est là qu'après avoir tout préparé avant le repas, et tout rangé après, ses mains actives réparent le linge et les vêtements. C'est là qu'elle file le lin et la laine pour habiller les siens.

Près d'elle, le petit Jésus, assis sur un morceau de natte, s'amuse avec des riens comme tous les petits. Souvent, Marie lève les yeux de dessus son ouvrage et regarde l'enfant. Quel regard ! Elle y fait passer toute son adoration et tout son amour. Et les petits yeux contemplent aussi avec joie la maman chérie, lui font mille sourires et disent tant de choses !



60 Que sera-ce quand Jésus va commencer à marcher ! Quel bonheur intime pour Marie de voir son fils grandir, se développer, et bientôt mettre tout seul un de ses petits pieds devant l'autre, en lâchant la robe de sa mère. Le temps passe vite. Et bientôt le petit trotte derrière elle en gazouillant de gentilles choses. On voudrait pouvoir imaginer les pensées de la sainte Vierge lorsque Jésus lui dit pour la première fois : Maman ! Le cantique d'action de grâces, le Magnificat du temps de la Visitation devait monter constamment de son cœur à ses lèvres. Et toute tremblante d'amour et d'humble confusion, elle devait répondre d'une voix si douce aux « maman » de Jésus : « mon petit enfant, mon fils ! », tandis que son âme plongeait de plus en plus dans une muette adoration.



61 Après son rude travail, le bon Joseph rentrait, tout heureux de retrouver Marie. Comme il était ému lorsque le petit Jésus grimpait après lui pour le caresser. Il était bien payé de toute sa fatigue.

La vie s'écoulait ainsi, calme et heureuse pour Marie, entre cet homme si bon qui la chérissait, et cet enfant dont les progrès faisaient chaque jour son admiration.

Il grandissait, mais aucun des défauts des petits n'apparaissait jamais en lui.

Il voulait bien avoir tout à apprendre, comme les autres enfants, et Marie se trouvait être, avec la plus grande simplicité d'ailleurs, la première institutrice du fils de Dieu.



62 Lorsqu'il en eut l'âge, il alla sans doute à l'école avec les autres garçons de Nazareth. Et lui qui est la Science même, s'instruisit humblement sous les ordres d'un maître humain.

A part sa conduite, toujours irréprochable, il voulait être semblable aux autres. Il ne manifesta donc pas, dans ce temps, qui il était.

C'était sa vie cachée, qui dura jusqu'à trente ans.

Marie et Joseph étaient les seuls, à Nazareth, à connaître la véritable identité de Jésus. Tout le monde croyait que Joseph était son vrai père. Et Marie ne raconta jamais aux voisines ou aux amis, ce qui s'était passé à son sujet.



63 Elle aurait eu pourtant l'occasion de le faire, si elle avait été un tant soit peu vaniteuse. A la fontaine publique où elles se rencontraient, les femmes parlaient volontiers. Et on lui faisait compliment de son garçon qui était très beau et en même temps si gentil.

Marie répondait quelque parole aimable, s'informait avec bonté des santés des uns et des autres. Puis elle remettait sa cruche sur sa tête sans s'attarder longtemps et rentrait chez elle. C'était une silencieuse, qui savait bien que les bavardages trop prolongés tournent vite à la médisance et au manque de charité.



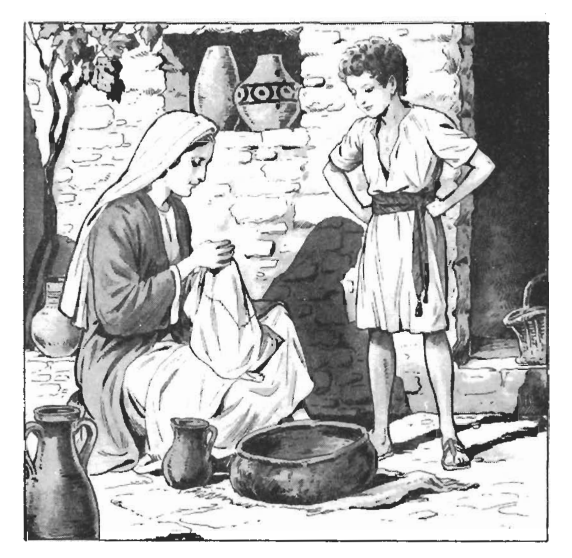
64 Jésus lui racontait avec plaisir ce qu'il avait appris. Il lui faisait part aussi de ses jeux et de ses trouvailles.

Et les années s'écoulaient lentement, toutes remplies de ce bonheur si simple d'une vie toute droite vécue dans un bourg de province où il n'arrive jamais grand'chose d'important. C'est pourquoi l'Evangile ne nous dit rien de cette période de l'enfance de Jésus, qui fut semblable à celle des autres enfants de la petite ville de Nazareth. Mais justement à cause de cela, le rôle de Marie nous semble magnifique, puisque son fils, comme les autres, apprenait à vivre en regardant sa mère.



65 Sur le visage de Marie il lisait ce qu'il devait faire. En la voyant accomplir tous les gestes d'une maman dans sa maison, il comprenait ce qu'était une vie humaine vécue à la perfection. Et son intelligence d'enfant apprenait d'elle que toute activité, même la plus humble comme de balayer la maison ou d'allumer le feu, est une prière lorsqu'on l'accomplit avec amour, l'âme unie à Dieu.

Il enregistrait tous les détails de la vie domestique. Et plus tard, dans sa vie publique, il montrera qu'il les connaît d'expérience, pour avoir appris tout cela près de sa maman Marie.



66 Comme un enfant qu'il est réellement, il veut tout savoir et demande souvent : « pourquoi ceci ? pourquoi cela ? ». C'est ainsi qu'il apprend qu'on ne met pas un morceau tout neuf à un vêtement trop usagé, le tissu neuf se resserrant au premier lavage ferait plus de dégâts qu'avant. C'est ainsi qu'il peut dire comment s'y prend une femme pour mélanger le levain à la farine, préparant ainsi la pâte qui deviendra du pain. Et bien d'autres choses encore, qui montrent qu'il a vécu vraiment comme l'un de nous, apprenant petit à petit de sa maman tout ce qui le ferait devenir un homme.



67 Mais bien mieux encore : Marie fut aussi la catéchiste de Jésus. Il voulut apprendre d'elle à connaître Dieu avec son intelligence humaine.

Oui, Marie était celle qui avait été choisie pour conduire l'Enfant Jésus à Dieu. Elle lui apprit les prières qu'on récitait alors, elle l'initia à la loi juive. Elle lui fit répéter phrase par phrase, comme on fait pour les enfants, les prières que les Israëlites étaient tenus de savoir par cœur.

Et on peut se demander ce qui était le plus beau, de la simplicité de, Marie apprenant à prier au fils de Dieu, ou de celle de Jésus se laissant enseigner la prière par Marie !



68 Le jour du sabbat (qui est comme notre dimanche à nous) était entièrement consacré à Dieu et au repos. On n'avait même pas le droit de faire la cuisine ce jour-là. Aussi Marie préparait-elle le vendredi toute la nourriture du lendemain. Et sans doute faisait-elle alors une petite gâterie supplémentaire, ce qui était tout à fait normal.

Comme nous allons à la messe le dimanche, les Juifs vont à la synagogue le jour du sabbat. On lit des passages des livres saints, on prie ensemble à haute voix.

Les gens de Nazareth qui récitaient ainsi des prières où il était question de la venue du Messie, ne se doutaient pas qu'il était déjà au milieu d'eux, et que c'était le fils de Marie !



69 On appelait tour à tour les hommes de la ville pour faire à toute l'assemblée la lecture d'un passage de la loi. En attendant d'avoir à le faire lui-même plus tard, Jésus devait se sentir fier lorsque le tour de Joseph revenait, comme nous-mêmes nous sommes fiers quand notre père est honoré.

Comme il était heureux, Jésus, quand revenait le sabbat. Sans doute on n'attendait pas ce jour-là pour prier, dans la petite maison de Nazareth. C'est tous les jours qu'on invoquait Dieu en famille, et c'est de toutes les activités de la journée qu'on faisait l'offrande au Seigneur.



70 Mais à chaque sabbat, Jésus se réjouissait de voir son Père divin adoré publiquement. Il se plaisait à ces assemblées où l'on priait tous ensemble, unis par une même foi, un même amour, une même reconnaissance, une même espérance aussi.

En vrai fils d'Israël qu'il avait voulu être, il chantait les chants de David son ancêtre, et il laissait pénétrer en lui tous les sentiments qui y sont exprimés d'une manière si vraie et si harmonieuse.

Et c'est même bien sympathique de penser que ces chants, ces psaumes que nous chantons encore aujourd'hui, Jésus les a chantés debout près de Joseph dans la synagogue de Nazareth, tandis que Marie, du côté des femmes, s'unissait à la prière de tous et plus encore de son Enfant-Dieu.



71 Après le repas de midi — toujours un peu plus soigné que les jours ordinaires — on pouvait aller de nouveau à la synagogue, comme nous allons si nous le voulons aux Vêpres. On faisait aussi une promenade ; on pouvait aller visiter une personne malade ou dans le deuil.

Et l'on peut penser que Jésus qui, dans sa vie publique, guérit souvent des malades le jour du sabbat, se remémorait ainsi les promenades familiales et les visites de malades du sabbat, au temps de son enfance.

Marie dans toutes ces circonstances, se rangeait toujours à la décision de Joseph, comme il était de coutume pour les femmes.



72 Mais lorsqu'il fallait, comme toute maman est appelée à le faire, donner des ordres à son fils, c'est là que se montrait l'humilité merveilleuse de la sainte Vierge. Beaucoup se seraient trouvées embarrassées à sa place. On le comprend aisément. Marie avait pris l'habitude d'être tellement simple à l'égard de Dieu qu'elle pouvait remplir sans trouble comme sans hésitation cette mission extraordinaire.

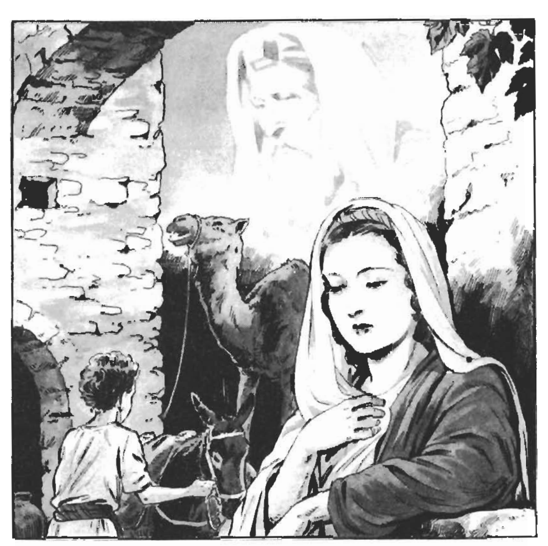
Servante du Seigneur en toute sa vie, elle sut être tout naturellement éducatrice du fils de Dieu. Et si elle put aussi simplement lui donner les ordres nécessaires, c'est parce qu'en lui commandant ainsi elle ne cessait pas de servir.



73 Les années ont passé paisiblement, sans jamais amener une ombre dans la maison de Nazareth. Jésus n'est plus le petit enfant assis par terre à côté de Marie, ou marchant près d'elle sur le chemin du puits en tenant très fort sa robe pour ne pas tomber.

Il a maintenant douze ans. Et en Orient, c'est l'âge où l'on devient un jeune homme, à peu près comme seize ans chez nous.

C'est l'âge aussi où les jeunes Juifs commencent à accompagner leurs parents au grand pèlerinage de Jérusalem.



74 Marie est tout émue tandis qu'on prépare ce voyage. Jérusalem, c'est la résidence de Dieu, c'est l'immense prière de tout un peuple, ce sont les sacrifices sanglants offerts à la majesté divine.

C'est aussi, plus personnellement, cet endroit du Temple où, douze années plus tôt, elle présentait un tout petit bébé de quarante jours. C'est le souvenir des paroles prophétiques de Siméon qui n'étaient jamais sorties de son cœur.

Jérusalem... Quel monde de pensées se levait dans le cœur de la sainte Vierge en cheminant vers la ville sainte !



75 Aujourd'hui, c'est un grand garçon qu'elle amenait au Temple. Un garçon qui n'était plus un enfant et qui, déjà, sentait en lui la volonté de se manifester. Lui, Jésus, approchait de la ville sainte dans un grand enthousiasme intérieur. Il avait hâte de cette rencontre « officielle » avec son Père. Il était à la fois présent et lointain à tous les cantiques du pèlerinage. Son âme était tendue vers le but.

Et Marie, qui sentait bien tout cela, unissait sans cesse sa prière intérieure à celle de son fils, qui, dès après ce pèlerinage, deviendra un « fils de la loi », entré dans la « majorité » religieuse.



76 Les voilà arrivés.

Jésus voit pour la première fois ce Temple magnifique.

Il est saisi d'émotion devant l'autel des sacrifices et tout le sang répandu là. Son âme répète intérieurement la parole prophétique : « Tu ne veux plus du sang des boucs et des génisses. Alors j'ai dit : me voici. » Il sait qu'il faut son sang à lui, jusqu'à la dernière goutte, pour être le vrai sacrifice de réconciliation entre Dieu et l'homme pécheur.

C'est bien aussi ce que pense Marie, en se répétant les paroles de Siméon en même temps que celles des prophètes qui annoncent les souffrances du Messie. Et son âme tressaille douloureusement.



77 Les fêtes duraient une semaine. C'est donc pendant ce temps que la sainte Famille resta à Jérusalem, logeant soit à l'hôtel, soit chez des amis. Puis, ils se disposèrent à reprendre le chemin de Nazareth.

L'affluence était extrêmement nombreuse à la ville sainte au moment des grands pèlerinages (peut-être cent mille personnes). Aussi les caravanes se rassemblaient-elles selon leur itinéraire, le premier soir, en un point fixé comme première étape; pour permettre aux gens d'une même région de retrouver leur groupe.



78 Jésus n'était plus un enfant. Ses parents ne s'inquiétèrent donc pas de lui jusqu'au soir, pensant tout normalement qu'il faisait route avec les jeunes garçons de Nazareth.

Mais à la nuit tombante, Marie et Joseph, après bien des recherches dans tous les groupes de la caravane, durent bien se rendre compte que Jésus n'était pas là. S'était-il perdu ? On devine aisément l'anxiété de la sainte Vierge. Elle se reprochait de n'avoir pas assez veillé sur son fils. Elle interrogeait tous ceux qu'elle rencontrait. Hélas, en vain.



79 Tout de suite sans doute, et malgré la nuit, les pauvres parents, le cœur plein d'inquiétude, refirent en sens inverse le chemin parcouru depuis le départ de Jérusalem.

Les voici à nouveau dans la ville. Ils vont chez les amis visités, à l'endroit où ils avaient logé. Nulle part on n'a vu l'enfant.

Une nouvelle journée se passe, puis une autre nuit. Marie et Joseph n'en peuvent plus de fatigue et surtout de chagrin.

Ils décident d'aller au Temple, pour crier à Dieu leur détresse.



80 Voici, sous les portiques, un attroupement comme il y en a souvent. Ce sont les docteurs de la Loi qui enseignent, entourés d'une foule nombreuse.

Marie et Joseph s'approchent un peu. Que voient-ils ? L'Enfant est là, au milieu des docteurs, qui parle et qui interroge tour à tour.

Et tous ces vieux savants sont dans l'admiration de la justesse des réponses de Jésus. Ils parlent avec lui, l'interrogent aussi. Et vraiment on dirait que les rôles sont changés et que ceux qui enseignaient sont devenus les élèves de cet enfant extraordinaire.



81 Après un instant de stupeur, Marie s'est ressaisie. Elle s'avance rapidement. On sent que l'inquiétude a été trop forte. Elle ne peut s'empêcher de dire à Jésus avec une tristesse où se glisse l'ombre d'un reproche : « Mon enfant, pourquoi as-tu agi ainsi envers nous ? Ton père et moi nous te cherchions, pleins d'angoisse. »

Et voici que Jésus fait à la question si naturelle de sa mère cette réponse extraordinaire : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? ».

Marie, le cœur serré, ne comprit pas cette réponse, l'Evangile le dit en toutes lettres.



82 Elle sentit seulement que décidément, Jésus avait bien marqué lui-même sa sortie de l'enfance.

Et, sans comprendre les raisons profondes de cette attitude, elle adora dans son cœur la volonté du Père qui se manifestait, et renouvela intérieurement le don d'elle-même à cette volonté, si douloureuse qu'elle puisse être.

Sans comprendre, Marie s'offre plus ardemment que jamais en répétant la devise de sa vie : « Je suis la servante du Seigneur. »

C'est une belle leçon qu'elle nous donne là.



83 Après cette affirmation de ses droits et cette référence à son vrai Père, Jésus se laissa emmener par son père adoptif Joseph.

On peut penser qu'il entoura plus tendrement sa maman à qui il avait fait de la peine.

Aussi, au lieu de se plaindre de cet incident, Marie se considéra très heureuse de voir Jésus revenir tout simplement avec eux à Nazareth. Car il aurait pu, en somme, continuer la séparation, rester à Jérusalem au milieu des docteurs.

Non, son heure n'était pas encore venue de se manifester davantage.



84 Marie allait l'avoir longtemps, bien longtemps encore, près d'elle.

La vie reprit donc à Nazareth après le retour.

Puisque Jésus était maintenant sorti de l'enfance, il était normal qu'il travaille. L'Evangile ne nous dit rien de cela ; mais on peut penser tout naturellement qu'il prit le métier de Joseph. Il apprit donc de son père adoptif la manière d'assembler solidement le bois, de l'équarrir, de le travailler.

Dans un gros village comme Nazareth, le charpentier était vraisemblablement menuisier aussi. Il faisait les jougs pour accoupler les bêtes aussi bien qu'il charpentait les toitures.



85 Jésus écoutait attentivement les conseils de Joseph. Il le regardait faire et s'essayait à l'imiter.

Peu à peu, il devint habile dans le métier, et c'était une joie pour tous deux.

Volontiers, en retrouvant Marie, il lui racontait ses nouveaux succès d'apprenti. Et la chère maman se réjouissait de le voir heureux. Dans le fond de son cœur, elle admirait sans cesse la volonté de Dieu qui avait décidé cela pour son fils.

En voyant les mains de Jésus durcies par le manche des outils, elle comprenait mieux encore la grandeur du travail humain.

Et elle offrait ses humbles tâches de maman, en union avec ce travail manuel du Sauveur.



86 Car elle était bien occupée aussi, avec deux hommes à la maison. Il fallait tous les jours faire le pain, qui constituait la principale nourriture des familles modestes.

Il fallait aller chercher l'eau à l'unique puits de Nazareth.

Et il fallait aussi entretenir le linge et les vêtements de la famille.

Quand il lui restait un peu de temps après les soins du ménage, sans doute faisait-elle, comme les autres femmes juives, des broderies sur les manches et le devant des habits qu'on mettait le dimanche.

Car c'était sa joie de travailler pour les siens et de chercher à leur faire plaisir.



87 Un jour, nous ne savons pas quel âge avait Jésus, Joseph tomba malade et mourut.

Marie eut bien du chagrin et Jésus aussi.

Pour Joseph, ce fut certainement la plus belle mort qu'on puisse souhaiter. S'en aller ainsi de cette terre, assisté de Jésus et de Marie. Quitter les bras de la sainte Vierge, béni par le Sauveur, pour passer dans les bras du Père éternel, que peut-il arriver de meilleur à un être humain !

C'est pour cela que saint Joseph est invoqué comme le patron de la bonne mort.



88 La mort de celui que tout le monde prenait pour le père de Jésus entraînait pour celui-ci des devoirs nouveaux.

Il devenait chef de famille, avec l'obligation de veiller sur sa mère, de la nourrir et de la protéger.

Quelle consolation ce dut être pour Marie qui avait toujours été heureuse avec saint Joseph, de dépendre maintenant plus étroitement de son divin fils !

Et quelle joie pour Jésus de travailler désormais pour sa maman ! Quand le bois était plus dur ou la fatigue plus grande, la pensée de sa mère chérie dont il était le seul soutien, devait l'aider et le réconforter.



89 Mais la dure journée finie, quelle douceur à revenir près d'elle ! Attentive à ses moindres besoins, silencieuse et modeste comme toujours, elle attendait qu'il parlât le premier.

En le voyant ainsi continuer à apparaître aux yeux de tous comme un simple ouvrier, elle se demandait pendant combien de temps durerait cette vie cachée, et quand viendrait le moment de la rédemption d'Israël. Mais cette attente ne troublait pas sa paix. Elle ne posait jamais de questions indiscrètes. Vivant parfaitement le moment présent, elle se tenait toujours prête pour ce que Dieu voudrait.



90 Jésus devait être tellement heureux de voir sa mère si sainte, si humble, si oublieuse d'elle-même ! Dans le calme du soir, il devait lui parler du Père. Et ensemble ils priaient, ensemble ils offraient. Sans doute devait-il parfois lui faire quelques confidences, lui parler de sa mission future. Peut-être aussi de ces autres enfants, en nombre incalculable, que nous sommes tous.

Recueillie, attentive, elle l'écoutait dans le ravissement, l'âme toute coulée en lui, tellement proche qu'il lui semblait presque ne plus exister par elle-même.



91 Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être toute à tous, bien au contraire.

Ceux qui avaient un ennui, un chagrin, venaient facilement la voir, sûrs de trouver aide et réconfort. Elle aimait à rendre service, et le faisait sans bruit, sans se faire remarquer, sans attendre de reconnaissance.

A cause de cela on l'aimait. Mais peut-être aussi la jalousait-on. Ceux qui sont méchants peuvent difficilement supporter qu'on soit bon. On peut donc penser que Marie a eu à souffrir de mesquineries et autres méchancetés.

Elle ne se plaignait jamais.



92 Mais Jésus, qui savait tout cela, la remerciait d'un mot, la consolait d'un baiser. A moins qu'il ne se tût, pour augmenter le mérite de sa mère.

C'est ainsi qu'il fait encore bien souvent, à l'égard des âmes qui lui ont tout donné et dont il veut faire de vraies auxiliaires pour la rédemption du monde.

Ces âmes-là, depuis toujours, elles regardent Marie. Et comme elle a fait la première, elles essayent aussi de faire. La sainte Vierge se fait alors une joie de les y aider.



93 Marie souffrait d'ailleurs en son âme de choses bien plus importantes que les méchancetés du monde.

Elle ne cessait jamais un instant de penser aux tortures qui attendaient son fils. Elle avait compris que, contrairement à ce qu'attendaient les Juifs, le Messie devait être un Messie souffrant. Les paroles des prophètes à ce sujet résonnaient continuellement en elle, ainsi que celles de Siméon.

Et quand elle contemplait Jésus devenu maintenant un homme, « le plus beau des fils des hommes », elle ne pouvait s'empêcher de penser à la terrible prophétie : « Il n'était plus un homme, mais comme un ver se tordant de douleur ».



94 Son cœur se serrait alors, et elle avait bien de la peine à retenir ses larmes.

Jésus, qui la comprenait sans qu'elle dise rien, la regardait alors avec plus de tendresse. Il savait combien sainte et combien vaillante était sa mère. Il savait qu'elle acceptait d'avance, bien mieux encore, qu'elle offrait de toute son âme, cette Passion dont elle souffrirait dans son cœur autant que lui dans son corps.

Il savait qu'il n'y avait pas besoin de la rassurer par des mots qui auraient été vides de sens. Alors il se taisait aussi. Peut-être, quelquefois, l'excès de sa tendresse et de son admiration lui faisait-il simplement murmurer : maman !



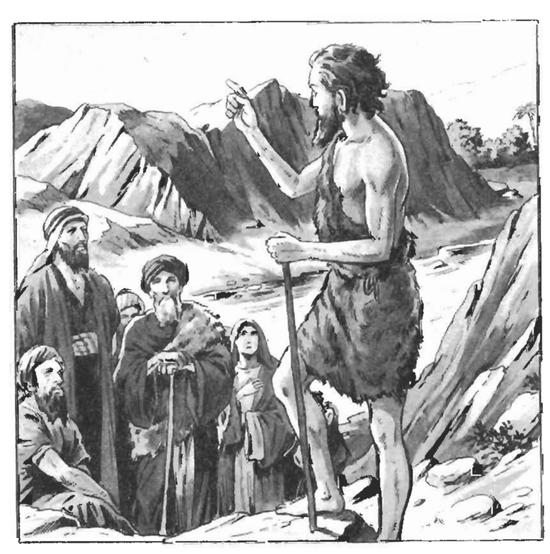
95 Ainsi les années passaient, dans la plus étroite intimité qui se puisse concevoir

Et Jésus prenait de l'âge. Le moment de commencer sa vie publique approchait.

Un soir, Marie le vit rapporter et ranger soigneusement tous ses outils. Depuis quelque temps, il n'avait plus pris de commandes. Et il venait d'achever sa dernière livraison.

Marie comprend.

Elle sait que cette vie à deux, si douce à son cœur, est terminée. Elle sent que, pour son fils, l'heure est venue de se manifester au monde.



96 D'ailleurs, elle a appris récemment que Jean, le fils d'Elisabeth, a commencé de prêcher sur les bords du Jourdain. Il dit : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche ».

Marie revoit la scène de sa visite à Elisabeth, trente ans auparavant, alors que le petit Jean, avant même d'être né, annonçait déjà le Christ.

Puisque maintenant il le prêche ouvertement, c'est évidemment que Jésus, lui aussi, va se montrer au monde.

Ce soir-là donc, ils restent plus longuement ensemble. Peut-être Jésus lui dit-il un peu ce qu'il va faire.



97 Elle comprend tout de suite, en tout cas, qu'il va s'éloigner, et qu'elle restera seule, entendant de loin parler de lui, le revoyant à peine de temps en temps.

Mais cela fait partie de sa mission à elle : se tenir bien humblement à sa place, ne le gêner en aucune manière, l'aider de loin par une vie toujours plus sainte et sacrifiée.

Il sait bien qu'il peut compter sur elle à fond.

Alors, avant de passer le seuil de cette maison où il vécut si longtemps près d'elle, on peut penser qu'il lui demanda de le bénir.

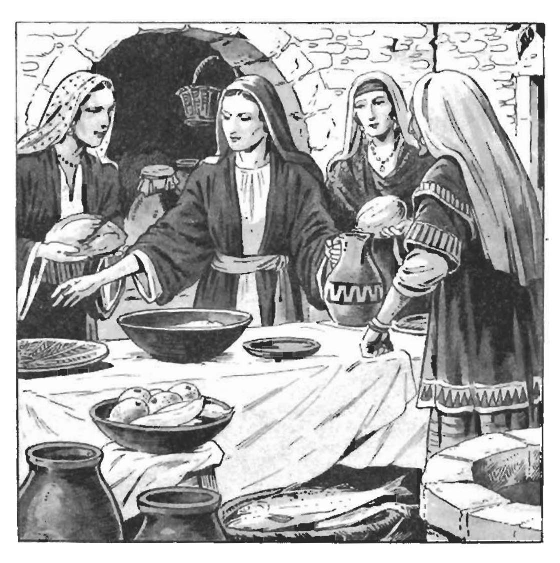


98 Le voilà maintenant sur la route. Il a coiffé sa tête du « coufiéh », sorte de voile retenu par une torsade en poil de chèvre. Il porte par-dessus la tunique (tunique que sans doute Marie avait tissée pour lui) le manteau de voyage. Il a en main un bâton.

Et il s'éloigne, marchant de ce pas lent et rythmé des Orientaux.

Marie le regarde aussi longtemps qu'elle le peut. Elle est calme comme toujours.

Et quand la grande silhouette a disparu dans un tournant de la route, Marie rentre dans sa maison. Toute sa vie se déroule devant elle depuis le jour où, ici même, l'Ange Gabriel apporta son message. Trente ans ! Et Marie répète, du cœur et des lèvres : « Je suis la servante du Seigneur ».

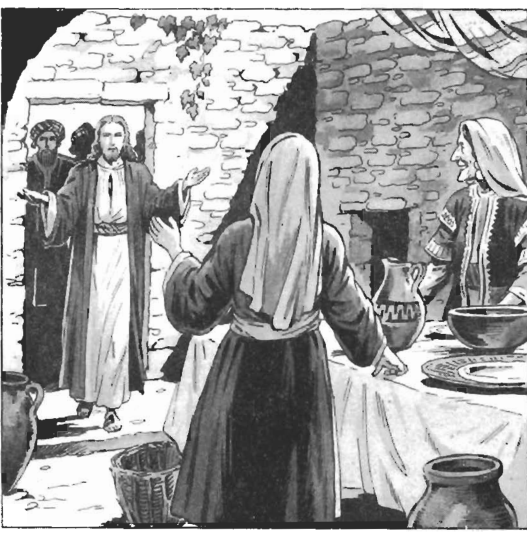


99 Marie commence alors sa vie solitaire, tandis que Jésus, au Jourdain, se faisait baptiser par Jean.

C'est à ce moment que des amis de Cana l'invitèrent à leur mariage.

On peut bien supposer que la sainte Vierge n'avait guère le cœur à se rendre à la noce. Mais, oublieuse d'elle comme toujours, elle accepta pour faire plaisir et pour rendre service. Car les femmes aidaient à la préparation du repas et à la réception des invités.

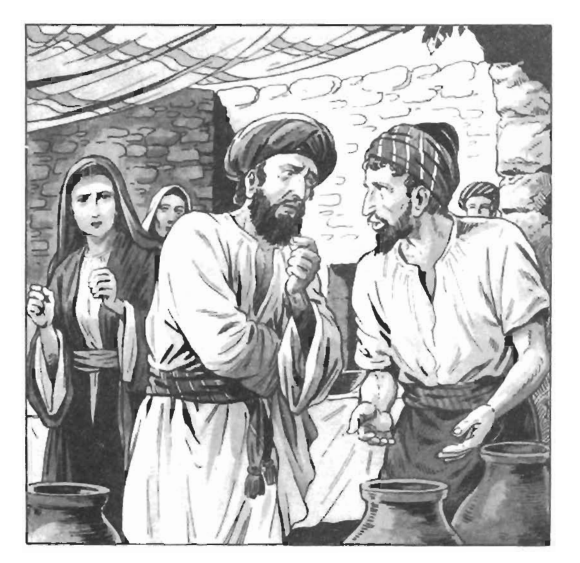
Elle s'y rendit donc avec son bon sourire, et se mit aussitôt au travail, conseillant délicatement, se prêtant à toutes les besognes.



100 Grande fut sa joie d'y voir arriver Jésus. Il n'était pas seul. Déjà plusieurs disciples s'étaient attachés à lui. L'hospitalité est très large en Orient. Et puisque Jésus était tout naturellement invité comme parent, ces hommes qui l'accompagnaient le furent aussi.

Marie sans doute les considéra attentivement, ces premiers compagnons de son fils. Et dans son cœur, dès ce moment elle les adopta. Il y avait là Jean et André, Simon-Pierre, Philippe et Nathanaël, et peut-être encore l'un ou l'autre.

A Cana, en venant à la tête de ces disciples, et plus encore en accomplissant son premier miracle, Jésus inaugura vraiment sa vie publique.

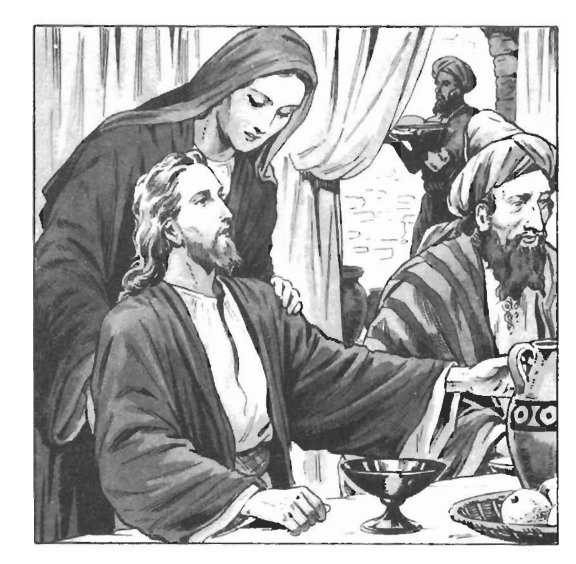


101 Car un incident fâcheux survint bientôt, et Marie semble s'en être aperçue la première : le vin manquait.

Sans doute avait-on fait des prévisions insuffisantes. La famille qui recevait était modeste et n'avait pu multiplier les dépenses.

On peut penser aussi que tous ces hommes accompagnant Jésus — et sur lesquels on n'avait pas compté — avaient épuisé plus vite la provision.

Toujours est-il que Marie, dans son cœur délicat, souffrit de la gêne où allaient se trouver les hôtes. Elle savait son fils tout-puissant.



102 Mais d'autre part, jamais jusqu'alors il n'avait manifesté cette puissance...

Le désir d'éviter un ennui à ses cousins l'emporta sur sa réserve habituelle. Elle ne formula pourtant aucune demande précise. « Ils n'ont plus de vin », dit-elle simplement à Jésus.

Cela voulait tout dire. Elle se contentait ainsi d'exposer le cas, laissant à son fils toute sa liberté. Mais elle le fit avec une telle charité, un tel désir de voir leurs hôtes tirés d'embarras, que Jésus ne pouvait s'y tromper. Du reste, il connaissait si bien la manière de sa mère !

Pourtant, « son heure n'était pas venue », l'heure de faire des miracles. Il n'avait pas prévu de se manifester comme Messie à cette noce.



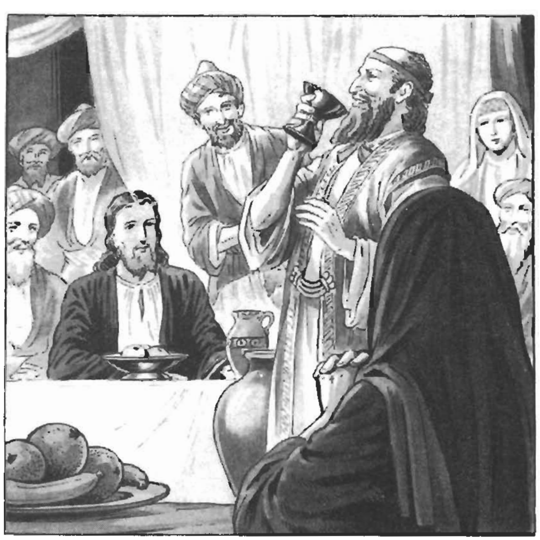
103 Et c'est ce qu'il répondit à Marie.

Mais celle-ci ne fut pas découragée par la réplique apparemment froide de Jésus.

Elle s'en alla trouver les serviteurs et leur donna cet avis : « Faites bien tout ce qu'il vous dira. »

La suite de l'histoire montre assez combien est grande l'influence de Marie sur Jésus. En effet, ce miracle qu'elle lui demandait, et qu'il n'avait pas l'intention de faire, il l'accomplit tout de même.

Ayant appelé les serviteurs, il les pria de remplir d'eau les six urnes de pierre qui servent aux purifications des Juifs. Ils les remplirent jusqu'aux bords.



104 Et quand elles furent pleines, il leur demanda d'y puiser et de porter de leur contenu au maître du festin. Celui-ci, en ayant goûté, fut stupéfait et déclara que ce vin était bien meilleur que celui qu'on avait servi jusqu'alors.

Tous ceux qui étaient là, enthousiasmés par le miracle, reconnurent que Jésus était le Messie.

Au milieu du brouhaha général, le regard de Marie remerciait Jésus d'avoir ainsi, à sa demande, devancé son heure. Et lui était bien content de lui avoir fait plaisir.

Quelle confiance ne peut-on pas avoir en Marie, pour qui Jésus n'hésite pas à changer ses plans et à accorder ce à quoi il n'était pas décidé !



105 Ce miracle nous montre le pouvoir très grand qu'elle a sur son fils.

Et il nous montre aussi quelle doit être notre attitude à l'égard de cette bonne mère.

De même qu'elle n'a pas hésité, à Cana, à faire cette démarche pour éviter un ennui à cette famille, de même, et bien plus encore depuis qu'elle règne glorieuse au ciel, elle est toujours prête à nous obtenir toutes les grâces nécessaires, même par des miracles comme on le voit à Lourdes.

Il faut seulement la considérer vraiment comme une mère, l'aimer beaucoup, et lui demander avec confiance ce que l'on veut obtenir.



106 Ce miracle de Cana, et tout l'honneur qui en a rejailli sur Marie « mère du Messie », est d'ailleurs pour elle comme la clôture de sa vie humaine avec Jésus avant sa Passion.

Elle va maintenant rentrer dans son silence. Pendant que son fils parcourra toutes les provinces de Palestine, elle restera sans doute chez elle. Elle entendra bien des fois raconter les prodiges qu'il accomplit. Elle se réjouira de savoir l'enthousiasme des foules pour lui. Certains miracles lui feront peut-être plus spécialement plaisir, comme celui de la résurrection du fils de la veuve, où elle reconnaîtra le cœur délicat de Jésus.

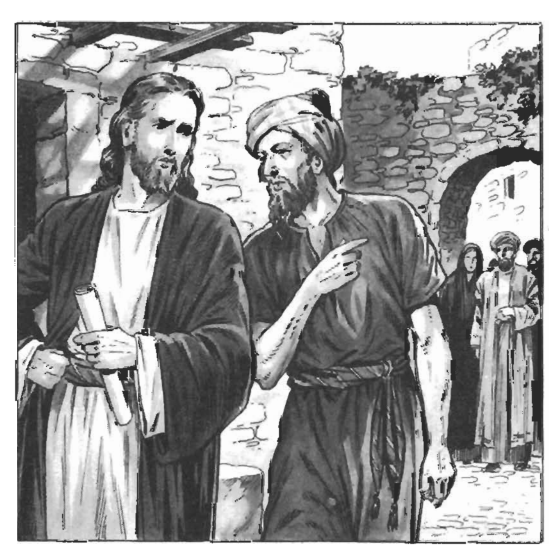


107 On lui racontera le miracle des pains où le Seigneur, multipliant presque à l'infini le goûter qu'un petit gars avait généreusement sacrifié, nourrit merveilleusement plus de cinq mille personnes.

Elle entendra parler de cette pêche miraculeuse, de cette tempête apaisée, de tous ces démons qui abandonnaient à son ordre les pauvres êtres qu'ils tenaient captifs depuis longtemps.

En tout cela, elle admirait et remerciait.

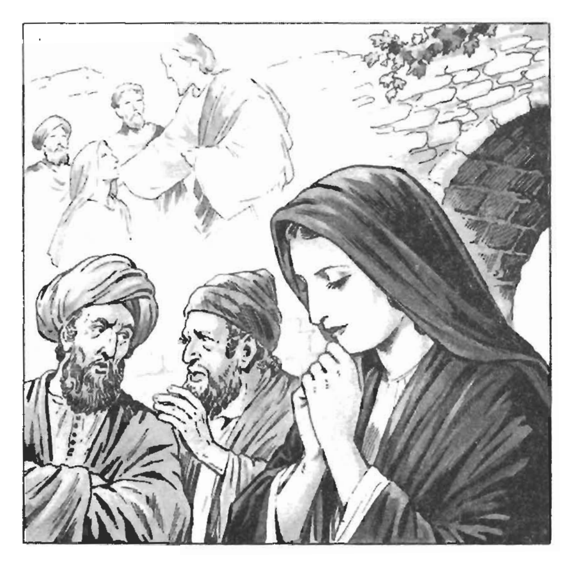
Parfois, elle se mettait en route, avec des parents ou des voisins, pour accomplir son pèlerinage à Jérusalem.



108 Et à cette occasion comme en quelques autres peut-être, elle revoyait Jésus.

Oh ! de loin seulement. Avant tout elle ne voulait pas le gêner, sachant bien qu'entre eux l'union était si étroite que la rencontre n'y pouvait guère ajouter.

Aussi peut-on penser que ce n'est pas elle-même, mais plutôt ses proches parents, qui demandèrent un jour à voir Jésus. Lui, qui était pris par son ministère à ce moment-là, donna cette réponse significative : « Qui est ma mère et qui sont mes frères (on nommait « frères », en Orient, les cousins et proches parents) ? Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est ma mère, et mon frère, et ma sœur. »



109 La parenté de Jésus fut peut-être un peu fâchée de cette réponse.

Mais Marie ne s'y trompa pas. Elle approuva intérieurement son fils de ne pas laisser son devoir d'état, même pour sa famille.

Et, loin de se montrer jalouse de ces autres « mères, frères et sœurs » que pouvait avoir le Christ, elle s'en réjouit de tout son cœur.

Personne ne peut être mère du Seigneur comme elle. Et cela non seulement parce qu'elle l'a réellement mis au monde, mais encore parce que personne n'a, mieux qu'elle, « fait la volonté de Dieu », elle dont l'unique règle de vie fut cette simple phrase : « Je suis la servante du Seigneur. »



110 Mais à son exemple, et avec son aide efficace, nous pouvons tous essayer d'être ainsi pour Jésus « mère, frère ou sœur ».

La condition, c'est de « faire la volonté de Dieu ». Ce qui veut dire : accepter généreusement et même joyeusement ce que Dieu permet pour nous — chercher en tout et surtout dans les plus petites choses, à lui faire toujours plaisir —.

Marie, mère parfaite du Seigneur, est là tout près de nous. Elle ne demande qu'à nous aider à réaliser cela. Encore faut-il que nous nous adressions à elle. Car elle attend notre prière pour agir. Puisque Dieu nous a créés libres.

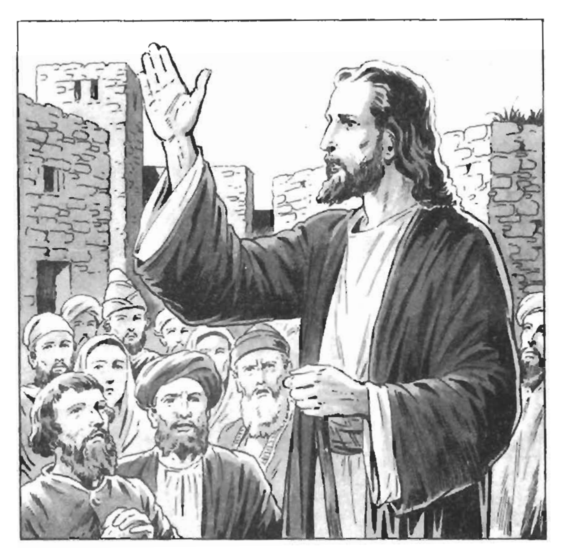


111 Toutefois, après cet incident, on peut penser que la famille de Jésus fut mécontente de lui et le laissa voir à Marie.

Peut-être même lui reprocha-t-on ouvertement de n'avoir pas protesté contre cette déclaration de son fils. C'est qu'ils ne pouvaient comprendre comme elle. Ils ne reconnaissaient pas en Jésus le Christ Rédempteur.

Et Marie, sans rien dire, souffrait beaucoup de cette animosité qu'elle constatait à l'égard de son fils.

Ce n'était d'ailleurs pas seulement la famille de Jésus qui se mettait à le dénigrer.



112 A mesure qu'il dévoilait la fausseté de leurs sentiments et toutes leurs méchancetés, les Pharisiens sentaient grandir en eux une haine implacable pour ce Messie.

Ils le voyaient accorder toutes ses faveurs aux gens simples, à ceux même qui avaient péché publiquement. Tandis qu'eux, les chefs, étaient blâmés devant tous, traités d'hypocrites et de menteurs.

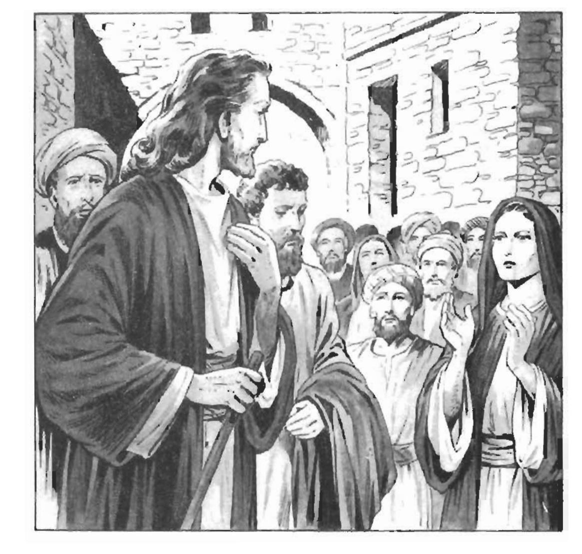
Marie savait tout cela. On en parlait à la fontaine, dans la rue. Et en sentant monter cette haine redoutable, son cœur se serrait douloureusement. Elle devinait que l'heure serait bientôt là ; l'heure de la rédemption par la croix.



113 Dans son pays même, où il revint prêcher, Jésus fut jeté hors de la synagogue par ses compatriotes ; quelle nouvelle souffrance ce dut être pour le cœur de Marie. Elle souffrit plus pour son fils que pour elle, certes. Mais elle ressentit sans doute très fort la moquerie et les sarcasmes qu'on ne se gêna pas pour lui prodiguer.

On peut supposer qu'elle se décida alors, si ce n'était déjà fait, à quitter Nazareth pour aller habiter chez des amis de Jésus, soit à Capharnaüm dans la parenté de l'un ou l'autre apôtre, soit ailleurs.

Peut-être même se joignit-elle aux femmes qui, depuis le début, se dévouaient à Jésus et à ses disciples.



114 En tout cas, elle fut au courant des succès de son fils. Mais plus encore, elle sut que la haine grandissait chaque jour à son égard Et elle attendait avec anxiété le dénouement de ce drame qui se jouait alors.

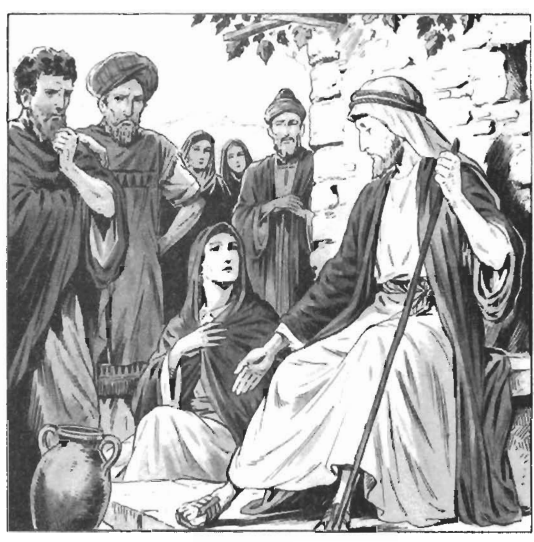
Le glaive prédit par Siméon s'enfonçait ainsi toujours plus avant dans son cœur.

Mais chaque fois qu'elle avait l'occasion de rencontrer Jésus ou seulement de l'apercevoir, elle lui exprimait par son regard qu'elle était prête à aller avec lui jusqu'au bout. Et lui, puisait dans ce regard de sa mère un regain de vaillance. Elle était vraiment sa collaboratrice.



115 C'est ainsi qu'on arriva à une nouvelle Pâque, la troisième depuis que Jésus avait commencé sa vie publique. Jésus monta donc à Jérusalem avec ses disciples. Le groupe des femmes suivit également, et Marie vécut dans ce groupe les jours de la Passion de son fils.

Pendant le voyage, Jésus avait annoncé plusieurs fois ce qui l'attendait. Il en parlait maintenant ouvertement — et donnait des détails : « Voici que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'Homme (c'est ainsi que Jésus se désignait lui-même) sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens qui l'insulteront, lui cracheront au visage, le flagelleront et le mettront à mort. »



116 S'arrêtant à Béthanie où Simon le lépreux lui offrit un repas, il dit, parlant de Madeleine qui avait répandu du parfum sur ses pieds, que c'était « en vue de sa sépulture ».

Enfin, le mercredi précédant le jour de sa mort, il dit encore : « Dans deux jours, c'est la Pâque. Alors, le fils de l'homme sera livré pour être crucifié. »

Il est vrai que Jésus prédisait aussi sa résurrection, mais Marie n'en souffrait pas moins en voyant son fils si près de l'issue fatale. Elle comptait douloureusement les heures et sa peine intérieure grandissait à chaque moment.



117 Elle sentait que son heure à elle était venue maintenant, de souffrir publiquement avec son fils.

Tant qu'il avait été admiré, glorifié, elle s'était tenue humblement à l'écart, sans jamais chercher pour elle-même une part de cette gloire.

Mais maintenant qu'il allait souffrir, c'est de tout son cœur qu'elle s'offrait pour souffrir avec lui. Elle qui avait été si modeste, si effacée, elle allait montrer maintenant un « cran » que seule une mère, et une mère comme elle, pouvait avoir.

Il ne s'agissait plus de se tenir dans l'ombre, mais d'être là, présente, pour l'aider et le soutenir dans sa Passion.



118 Le dernier triomphe des Rameaux fut un apaisement au milieu de cet océan de douleurs. Mais elle savait que cet enthousiasme de la foule ne serait qu'un feu de paille. En effet, ceux-là même qui criaient aujourd'hui : « Hosannah » (de nos jours, on dirait : vivat ! vive Jésus !) hurleront si peu de jours après : « A mort, crucifiez-le ! ».

Aussi priait-elle constamment pour demander à Dieu pour son fils et pour elle-même, la force d'aller jusqu'au bout et de ne pas faiblir un seul instant.

Elle priait aussi, et avec quelle ardeur, pour ceux qui, dans l'ombre, cherchaient le meilleur moyen d'arrêter Jésus.



119 Le jeudi arriva. Et Jésus donna ses ordres pour la préparation de la Pâque. Il choisit une belle grande salle pour y faire, avec ses disciples, le festin pascal.

Les femmes, avec Marie, prirent peut-être leur repas dans la même salle, formant toutefois un groupe distinct comme il était d'usage en Orient.

S'il en est ainsi, Marie vit donc Jésus se lever de table et, comme faisaient les serviteurs, s'agenouiller devant ses apôtres pour leur laver les pieds. Elle entendit les protestations véhémentes de Pierre, le bouillant apôtre, et la réponse de Jésus.

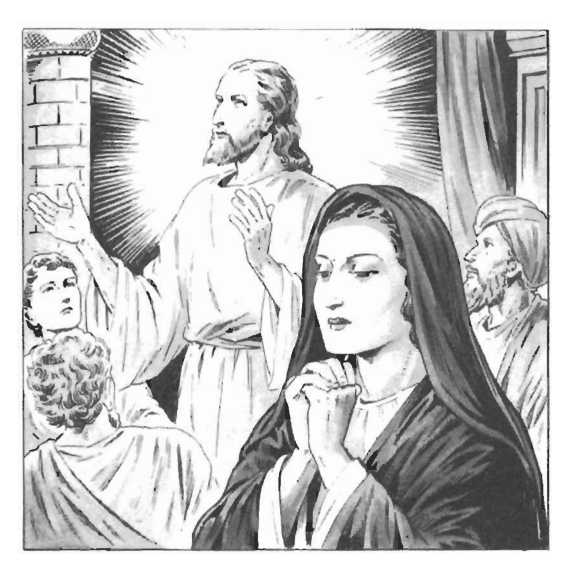
Surtout, elle assista à l'institution de l'Eucharistie et à l'ordination des apôtres comme prêtres pour renouveler le sacrifice.



120 Comprenant mieux que les autres la portée de ce mystère, quel merci monta de son cœur vers celui qui venait d'inventer ce moyen merveilleux : l'hostie, pour demeurer perpétuellement parmi nous et nous nourrir de son propre corps.

Son affection pour les apôtres se nuança dès ce moment de respect, à cause des pouvoirs merveilleux que son fils venait de leur donner.

Elle vit aussi le malheureux Judas sortir pour aller trahir son Maître. Et c'était peut-être après sa première communion ! Comme elle aurait désiré courir derrière lui pour le retenir ! Mais il ne voulait pas.



121 Elle entendit alors la magnifique prière de Jésus pour les siens, qu'on appelle la prière sacerdotale, et dont chaque parole trouva un écho dans son cœur.

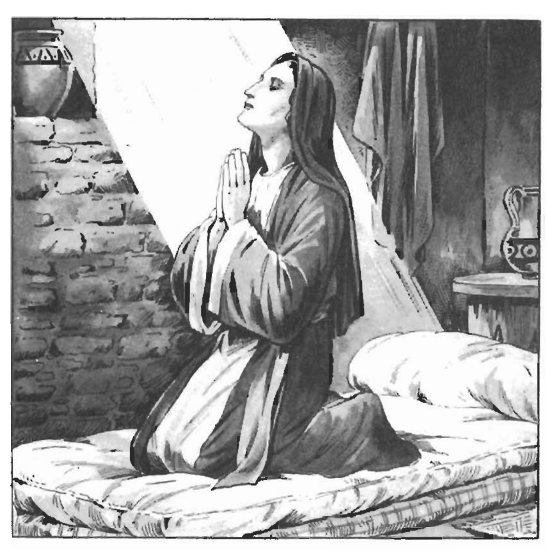
Les sentiments exprimés par Jésus en cette prière (que saint Jean nous transmet au chapitre XVII[e] de son évangile), passaient tout entiers en l'âme de Marie qui s'y unissait étroitement. Et elle priait intensément pour la réalisation de cette prière.

Elle en vécut certainement tout le reste de la nuit, cette dure nuit qui préparait la journée plus dure encore du vendredi.



122 Jésus est sorti de la salle, accompagné de ses disciples. Il traverse le torrent du Cédron, entre dans le jardin de Gethsémani. Et il va souffrir dans ce jardin la plus grande torture morale qu'on puisse concevoir.

Sa divinite est comme voilée. Et sa nature éprouve une répugnance terrible pour ce qui va suivre. Un combat se livre en lui. Il voudrait repousser la souffrance qui l'attend. Il supplie son père « d'éloigner ce calice ». Et pourtant, il veut toujours nous sauver et il sait que c'est au prix de la Passion. Alors, après bien des luttes intimes, seul (ses apôtres se sont endormis), souffrant au point qu'il en sue du sang, il accepte : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux, Père. »

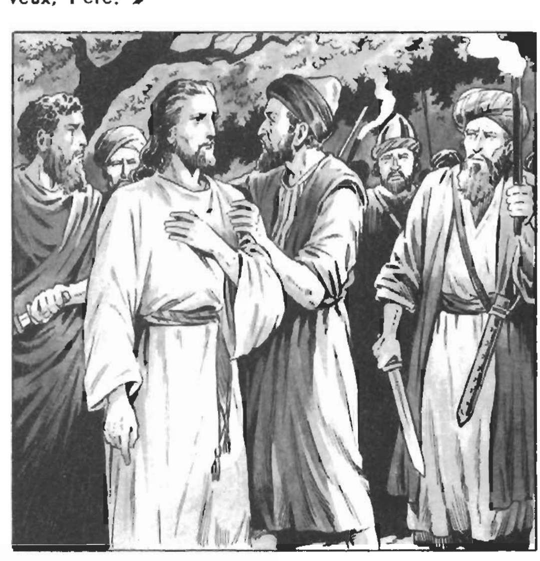


123 On peut bien penser quelle était la souffrance de Marie pendant ce temps.

Peut-être avait-elle entendu la parole poignante de Jésus : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir ». Mais, même si elle ne l'avait pas entendue, son cœur de mère lui disait que la Passion était commencée et que déjà, avant même que d'être arrêté, Jésus souffrait terriblement.

Pleine d'angoisse, mais toujours généreuse, elle veillait de loin avec lui, elle du moins, et sa prière montait vers Dieu, à chaque moment plus ardente.

Elle seule à vrai dire, croyait à ce moment à la réalité de ce qu'avait annoncé son fils. Elle n'en était que plus isolée dans son chagrin.



124 Elle apprit sans doute par la rumeur publique — ou même par quelques-uns des disciples revenus auprès d'elle après qu'ils s'étaient enfuis — l'arrestation de Jésus.

Elle sut que ce signe de la tendresse, le baiser, Judas l'avait employé comme signe de trahison. On lui répéta la parole douloureuse de Jésus : « Mon ami..., c'est par un baiser que tu me trahis ! ».

Et tandis que tous s'indignaient contre le traître, elle ne le maudissait pas et espérait encore qu'il se repentirait, celui-là qu'après son crime, le Seigneur avait encore appelé « mon ami ».



125 Anxieusement, elle suivit les diverses péripéties de la nuit. Le jugement chez le grand prêtre, avec le soufflet du valet, la fit spécialement souffrir. Mais en même temps elle admirait la déclaration solennelle faite par Jésus de sa divinité en cette nuit mémorable.

Sans doute entendit-elle parler des outrages que les valets firent subir à l'accusé. Son cœur en tout cas les devina.

On peut penser aussi que, vers la fin de la nuit, Jean lui amena Pierre, celui que dans son cœur elle révérait déjà comme le chef choisi par Jésus.



126 Mais c'était un Pierre méconnaissable, qui n'avait plus rien de commun avec le brave homme, plein de cœur mais un peu fanfaron, qu'elle connaissait.

C'était une vraie loque humaine, pleurant et sanglotant comme un enfant, qui se jeta soudain à ses pieds et enfouit sa tête dans ses genoux.

Pauvre Pierre ! Il lui racontait en hoquetant sa lâcheté de la nuit, et comment, par trois fois, comme le lui avait prédit Jésus, il l'avait renié devant tout le monde.

Marie ne savait de quoi elle souffrait le plus : de la nouvelle peine infligée ainsi à son divin Fils, ou de la douleur de ce pauvre homme éperdu de chagrin et dont elle se sentait aussi la mère.



127 Avec des gestes d'une douceur infinie et des mots qu'elle seule pouvait trouver, elle consola le malheureux, lui montrant que sa chute était la conséquence de sa vanité. Il s'était cru très fort ; il croyait pouvoir tout braver ; il comptait sur lui bien plus que sur la grâce. Et il avait vu maintenant ce que nous valons quand Dieu nous laisse livrés à nous-mêmes.

Désormais il serait plus humble. Puisqu'il était appelé à être le Chef de l'Eglise, cette faute le rendrait indulgent aux péchés des autres. Il les comprendrait d'autant mieux maintenant.

Et pour le rasséréner complètement, elle l'assure du pardon de Jésus, y joignant maternellement le sien.

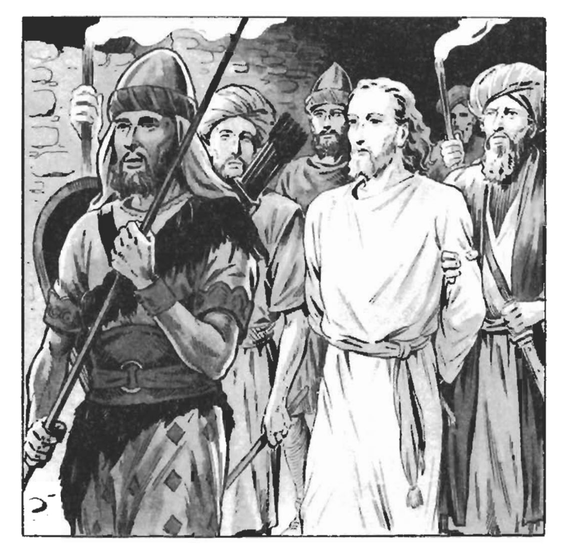


128 Pierre certainement se releva meilleur de cette confession à la sainte Vierge.

Quel malheur pour Judas de n'avoir pas fait de même ! Car, si grand qu'eût été son crime, il en aurait obtenu le pardon s'il l'avait désiré.

En effet, il n'est pas de péché si grand que Dieu ne soit prêt à oublier. Et si parfois il nous semble, comme à Pierre, presque impossible d'être pardonnés par le Seigneur, allons vite trouver Notre Dame. Disons-lui en pleurant ce que nous avons fait. Elle saura toujours arranger les choses, pourvu que nous lui fassions confiance.

Et nous nous relèverons aussi plus forts et meilleurs qu'avant la chute.



129 Peut-être est-ce avec Pierre, et avec Jean en tout cas, que Marie continua à suivre la Passion.

Elle la suivait de loin, mais elle y était associée de tout près, par l'ardeur même de son amour qui la faisait souffrir dans son cœur toutes les injures, toutes les tortures infligées au Sauveur. C'est ce qu'on appelle la Compassion de la sainte Vierge.

Elle sut que Jésus était traîné chez Pilate dès le matin, épuisé déjà par l'atroce nuit qu'il venait de passer, aussi bien au Jardin des Oliviers que chez le grand prêtre. Elle le vit peut-être passer, enchaîné comme un criminel.



130 Et puisque Pilate siégeait sur un tribunal de plein air, il est tout normal que Marie se soit tenue là, dans la foule, un peu à l'écart peut-être, avec saint Jean. Ce calice que son fils avait accepté, elle voulait le boire, elle aussi, jusqu'à la dernière goutte.

Et combien le breuvage était amer pour son âme si tendre, les hurlements de la foule : « Enlève-le, crucifie-le », lui entraient dans le cœur comme un glaive — le glaive prédit par Siméon et qui s'enfonçait toujours un peu plus avant.

Elle frissonna en entendant réclamer la libération du bandit Barrabas contre la mort de son fils.



131 Et quand on ramena Jésus après la flagellation, méconnaissable sous la couronne d'épines, couvert d'un ridicule haillon et ruisselant de sang, il lui fallut toute sa vaillance pour ne pas s'évanouir. Mais non, comme lui, avec lui, elle irait jusqu'au bout.

« Voilà l'Homme », dit Pilate. Et Marie, lui faisant écho, disait à Dieu le Père : « Oui, voilà l'Homme, celui qui est Dieu par vous et homme par moi. Le voilà pour sauver les autres hommes, ses frères, mes enfants aussi. Père, acceptez-le. Je vous l'offre comme au jour de sa naissance, alors qu'il était tout petit dans mes bras. Acceptez-le, Père, et acceptez-moi avec lui. Vous avez voulu que je sois sa mère. De toute mon âme, j'accepte maintenant de le voir mourir. »



132 Ainsi, heureusement pour nous, il y avait dans cette foule hurlante le contrepoids de l'offrande de Marie.

Et c'est toujours ainsi. Elle est toujours là, au milieu de nous, offrant sans cesse son fils et s'offrant avec lui. Et elle cherche des âmes qui joignent leur offrande à la sienne, des âmes qui comprennent comme elle qu'il faut beaucoup d'amour, beaucoup de souffrance offerte aussi, pour réparer tout le mal qui se commet. Chaque fois que nous faisons un effort en union avec elle, chaque fois que nous gardons le sourire devant une souffrance, nous faisons ainsi contrepoids avec Notre Dame et nous aidons Jésus à sauver le monde.



133 Après avoir assisté à la lâcheté de Pilate — qui, en se lavant les mains, croyait pouvoir rejeter la responsabilité du crime — elle vit Jésus emmené brutalement. Déjà il ne pouvait presque plus se tenir debout, tant il avait souffert et perdu de sang.

Et pourtant, on lui plaça sur l'épaule la lourde pièce de bois sur laquelle il devait être cloué.

Pour le déshonorer davantage, on décida de crucifier ce jour-là à côté de lui deux condamnés qui attendaient leur exécution.



134 Et voilà le triste cortège qui se met en route. Des soldats ouvrent la marche, écartant la foule qui se bouscule pour mieux voir. Dans cette foule d'ailleurs, il y a de tout. Les Juifs haineux, les pharisiens qui ont fait arrêter Jésus, sont là pour jouir de leur victoire. Les curieux, ceux qu'un spectacle de rue attire toujours, sont là aussi. N'y a-t-il pas des gens que Jésus a guéris, d'autres qu'il a aidés ? Pourquoi ne disent-ils rien ? Ils ont peur et craignent de se compromettre.

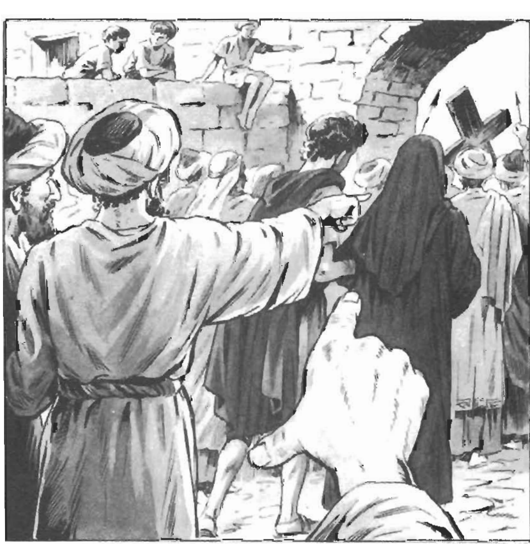
Une jeune fille aura plus de courage qu'eux ; elle n'hésitera pas à s'exposer aux moqueries et même aux coups, pour manifester sa pitié envers Jésus.



135 Et celui-ci la récompensera magnifiquement de sa vaillance, en imprimant les traits de son visage sur le voile dont elle s'est servie pour lui essuyer la face.

Quelques autres femmes aussi se lamentent tout haut au passage de Jésus.

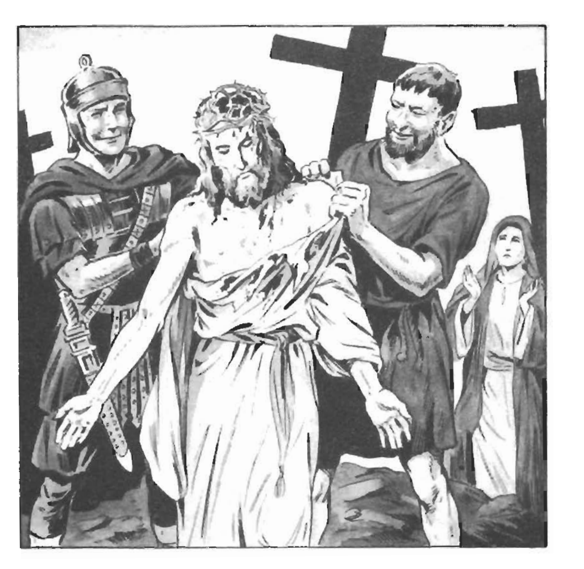
Mais surtout, Marie se tient là, à un carrefour, avec Jean. Elle est si pâle qu'on dirait qu'elle va tomber. Mais non, elle ne chancelle pas. Et quand Jésus apparaît, dans le triste état où il se trouve, Marie sans rien dire le regarde. Quel regard ! Il en dit plus que des phrases, car les mots humains ne sauraient exprimer l'intensité de la compassion, de l'union, de l'amour qui passent dans le regard de Marie.



136 Sans doute s'efforce-t-elle de lui sourire, d'un sourire embué de larmes, mais vaillant toujours. Et Jésus répond à ce regard de sa mère par un regard non moins profond, non moins éloquent !

Comme ils se sont compris, une fois encore, sans rien se dire !

Jésus maintenant continue son dur chemin de croix, et Marie le continue aussi, bien décidée à ne pas l'abandonner un instant maintenant. Il doit en coûter à sa modestie, et même à sa dignité. On la reconnaît. On se la montre du doigt : « C'est la mère du condamné ».





137 Elle accepte cette nouvelle souffrance, cette humiliation. Bien plus, son cœur est heureux, malgré tout, de se voir ainsi associée par la foule à l'apparente déchéance de son fils.

On arrive enfin — après combien d'arrêts et de chutes — en haut de la colline. Marie a prié bien des fois pour que Jésus ait toujours la force de se relever, car elle sait que tout ne sera achevé que par son crucifiement et sa mort.

Un dernier outrage pour lui, qui est un dernier déchirement pour elle, un des plus douloureux sans doute : on arracha violemment la robe du condamné, qui est maintenant exposé nu aux moqueries de la foule méchante.

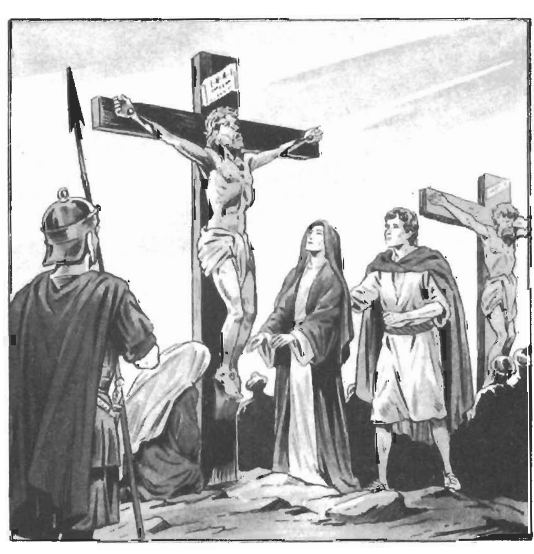
138 Comme elle voudrait, la maman, se précipiter pour couvrir son Enfant ! Mais elle sent que cela aussi fait partie du plan de Dieu. Son cœur déchiré continue, avec Jésus, d'accepter et d'offrir.

Elle voit bien qu'il refuse la boisson qui aurait un peu endormi la douleur et elle comprend qu'il veut souffrir au maximum.

Tout sanglant, car les plaies de la flagellation se sont rouvertes quand on a arraché brutalement la tunique, Jésus est maintenant renversé sur la croix.

Et voilà que les clous sont posés dans les mains de Jésus. On frappe à grands coups de marteau.





139 La douleur de la sainte Vierge est si forte, son union à la torture de Jésus si intime, qu'il lui semble vraiment que c'est dans son cœur que s'enfoncent ces grands clous.

Les pieds maintenant.

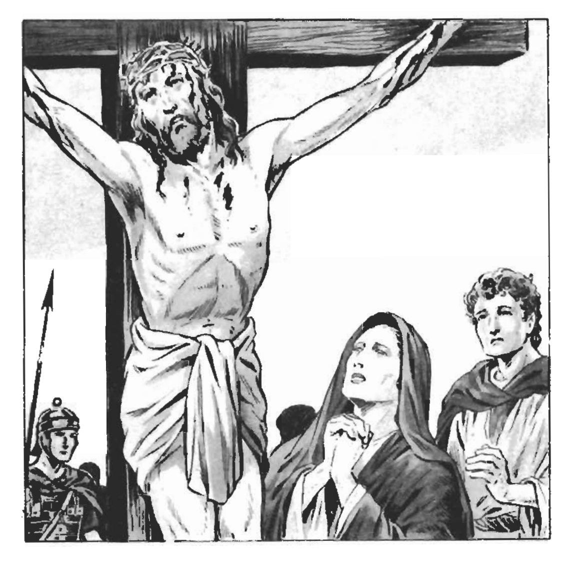
Marie doit revoir Jésus tout petit, lorsqu'elle enfermait ses petits pieds dans les langes, pour ne pas qu'il prenne froid. Comme elle avait soin de lui alors ! Et maintenant il lui faut le laisser aux mains de ces bourreaux qui, à coups de marteau, clouent ces mêmes pieds sur la croix.

Et cette tunique, tissée par elle-même sans doute avec tant d'amour et imprégnée du sang du Sauveur, voilà que les soldats vont la tirer au sort. Même ce dernier souvenir, la maman ne l'aura pas.

140 La croix a été élevée de terre, les deux autres condamnés ont été crucifiés de chaque côté de Jésus.

Marie s'est alors approchée, toujours filialement accompagnée par Jean. Madeleine s'est écroulée au pied de la croix de son maître.

Marie est debout. Sa douleur est immense comme la mer, mais sa vaillance est égale. Le pied de la croix. Elle sait que c'est sa place, sa vraie place. Elle ne voulait pas déranger son fils pendant sa vie publique, quand il était le prophète écouté et suivi. Mais cette place-là, personne ne la lui dispute. Pour souffrir avec lui, pour continuer de le servir dans la honte de son exécution, il n'y a guère que sa mère et un tout petit groupe de fidèles.



141 Elle sent que c'est vraiment pour cette heure-là que tout le reste a existé. Collaboratrice de la Rédemption, elle l'a été dès la visite de l'Ange, au jour de l'Annonciation.

Mais c'est vraiment à cet instant suprême, au pied de la croix, qu'elle réalise ce titre. Elle est à ce moment la véritable associée de Jésus, qui n'a pas voulu nous sauver sans elle.

Voici qu'elle l'entend parler. Que dit-il ? : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Une parole d'excuse pour ses bourreaux.



142 De toute son âme, Marie adhère à cette générosité de son fils. Et elle répète intérieurement : « Père, pardonne-leur ».

Cette première parole du Christ en croix, elle la redit chaque fois qu'elle voit un de ses enfants de la terre commettre une faute qui crucifie à nouveau Jésus.

Elle nous cherche sans cesse des excuses et ne demande qu'à s'interposer entre la justice de Dieu et les pauvres pécheurs ignorants que nous sommes.

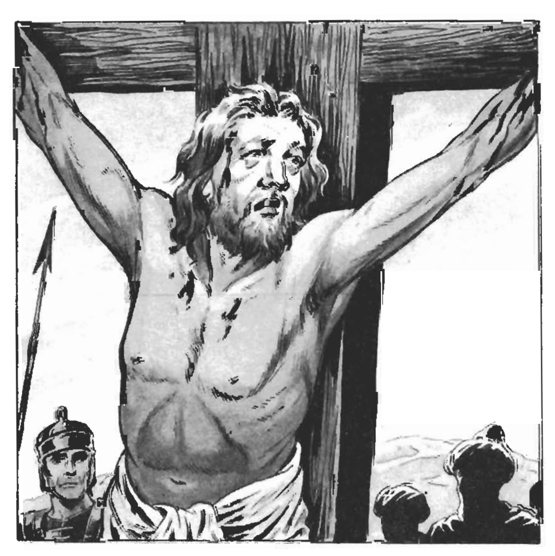
Mais, comme nous devrions lui redire souvent, lui redire sans cesse : « Priez pour nous, pauvres pécheurs ! ». Elle n'attend que cela pour répéter le : « Père, pardonne-leur » de son fils mourant.



143 Mais Jésus n'avait pas encore fini de souffrir. A toutes ses tortures devaient s'ajouter, même en cette agonie suprême, les injures des passants. Les princes des prêtres, n'ayant même pas le respect de la mort prochaine, le raillaient en l'invitant à descendre de la croix.

Et sans doute devaient-ils considérer d'un œil méprisant cette humble femme qui se tenait là, toute droite, au pied de la croix.

Marie, la mère des douleurs, souffrit celle-là aussi de voir son fils insulté jusque sur la croix.



144 Même l'un des brigands crucifiés à côté de Jésus se mit aussi à l'injurier. Et cela lui fut sans doute plus pénible que les moqueries de la foule. Heureusement l'autre condamné, tout plein de vraie humilité, blâma son camarade, reconnaissant que « eux méritaient le châtiment, tandis que Celui-là était innocent. » Et, rempli soudain de l'Esprit de vérité, il tourna péniblement sa tête vers Jésus pour prononcer ces mots : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Paroles étonnantes d'un condamné à un autre condamné dont il ne devait pas savoir grand-chose : sa foi seule l'animait à ce moment.



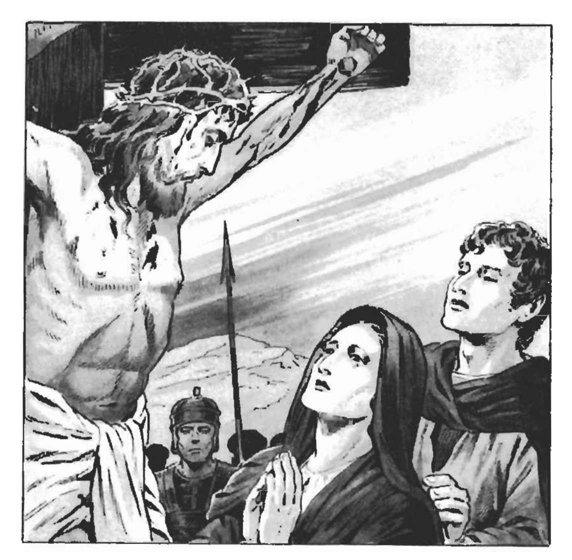
145 Mais plus étonnante réponse encore de ce crucifié plus qu'à demi-mort qui lui affirme : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi en paradis ! ».

Quelqu'un qui fut bien content, ce fut Marie.

De quel regard d'amour elle regarda ce voleur, ce larron, qui venait ainsi, par un acte de foi splendide après une vie de crimes, de gagner son ciel en une minute.

Elle le considéra aussitôt comme un de ses enfants les plus chers.

Jésus allait lui en donner officiellement d'autres.



146 En effet, l'Evangile nous dit que « ayant abaissé ses regards sur sa mère et sur le disciple qu'il aimait (c'est ainsi que Jean se nomme lui-même dans son Evangile) il dit à sa mère : « voilà ton fils ! » et au disciple : « voilà ta mère ».

Sans doute, Jésus pensait par là donner à Marie, qui allait le perdre, un soutien en la personne de saint Jean. Celui-ci ajoute qu'à partir de ce moment « il la prit avec lui dans sa maison ».

Mais au-delà de ce souci très délicat de la part de Jésus mourant, il y avait quelque chose de bien plus grand : Jésus par ces paroles faisait vraiment de Marie la Mère de tous les hommes.



147 C'est comme son testament, il va quitter la terre. Il est temps pour lui d'exprimer nettement, d'un côté qu'il ne fait qu'un avec sa mère, d'un autre côté qu'il veut ne faire qu'un aussi avec nous tous.

En déclarant Marie mère de l'Apôtre bien-aimé, c'est comme s'il la nommait mère de toute son Eglise. Et en déclarant Jean fils de Marie, c'est comme s'il nous nommait tous enfants de cette même mère.

Elle le comprit magnifiquement. Et certes elle l'avait bien mérité. Depuis longtemps déjà elle considérait les apôtres un peu comme ses enfants.

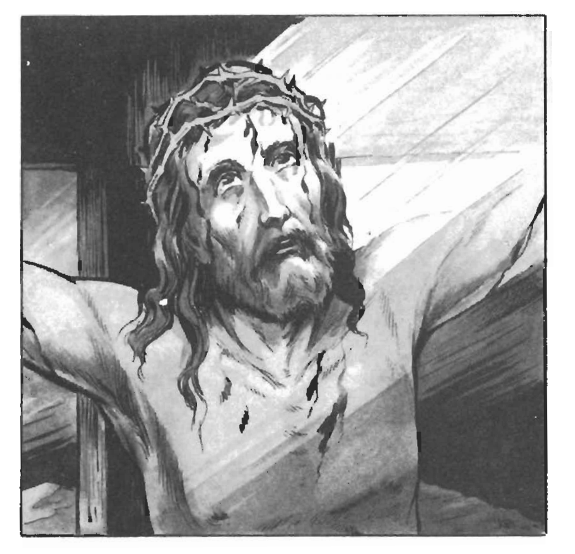


148 Mais à cette solennelle déclaration de Jésus mourant, elle sentit son cœur s'élargir à l'infini. Dans une sorte de vision prophétique, le regard de son âme embrassa les générations de tous les temps jusqu'à la fin du monde.

Elle nous vit, nous, et dès ce moment, nous considéra comme ses enfants bien-aimés.

Aussi ne pouvons-nous lui faire davantage de plaisir que de la traiter comme une mère chérie — et en même temps toute-puissante.

Que de merveilles de bonté et de délicatesse ne réserve-t-elle pas à ceux qui la traitent ainsi !



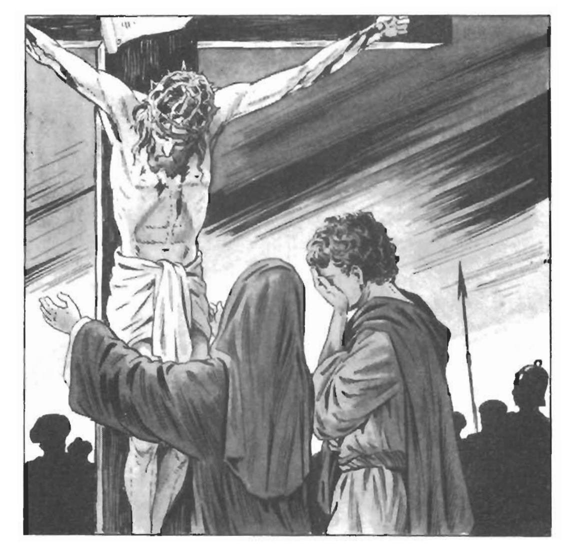
149 Jésus maintenant avait même donné sa mère. Il ne pouvait rien faire de plus.

Mais, pour que son sacrifice fût total, son Père des cieux lui-même lui semblait étranger.

Il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », parole qui constitue la première ligne d'une prière qui s'achève d'ailleurs dans un cri de confiance.

Ce cri toutefois dut retentir douloureusement dans le cœur de Marie, qui pensa que désormais le calice était vidé, jusqu'à la dernière goutte.

Elle entendit encore Jésus dire : « J'ai soif » et elle comprit qu'il avait soif surtout des âmes qu'il était venu sauver.



150 Enfin, il prononça ces quelques mots : « Tout est consommé. » Et manifestant une dernière fois sa puissance, ce mourant s'écria d'une voix forte : « Père, je remets mon esprit entre vos mains », avant de laisser s'exhaler son dernier soupir.

A ce cri, la déchirure fut complète dans le cœur de Marie. Et si elle n'est pas morte aussi à ce moment-là, c'est parce que la souffrance morale ne tue pas. Il fallait d'ailleurs qu'elle continue à vivre. Son fils l'avait faite mère de l'Eglise, et ses pauvres enfants de la terre avaient bien besoin d'elle.



151 Pour le moment, elle est là, muette, impuissante à se détacher de cette croix où son Enfant est mort. Elle voit cette belle tête retombée sur la poitrine, et partout, ce sang, ces plaies qui lui redisent combien il a souffert.

Pendant ce temps le soleil s'est voilé, on dirait que la nuit tombe. Et il n'est que trois heures de l'après-midi.

Les gens commencent à avoir peur et à s'en aller. On dit que des tombeaux se sont ouverts, que des morts se promènent, vivants.

Les soldats vont se retirer aussi. Mais ils doivent auparavant vérifier la mort des condamnés.



152 L'un d'eux s'approche donc de la croix de Jésus, et levant sa lance, il l'enfonce d'un coup dans la poitrine du Sauveur. Marie a tressailli de nouveau. Ce dernier coup ne lui a pas été épargné. Et comme le soldat, elle voit sortir de la blessure du sang et de l'eau.

Ainsi, ils ont ouvert le Cœur de son Fils ! Et elle médite intensément sur la signification profonde de ce geste. Ce Cœur ouvert, c'est la blessure d'amour. Un jour, Notre Seigneur le montrera à sainte Marguerite Marie, ce Cœur qui « a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ». Il lui demandera de réparer. Et cette demande s'adresse à nous tous, évidemment.



153 Maintenant, un homme s'approche du petit groupe qui est au pied de la croix. Il parle avec Jean, lui dit qu'il offre son tombeau, un tombeau tout neuf, pour la sépulture du Maître.

Mais il ne faut pas tarder. Car bientôt commencera le sabbat, pendant lequel il n'est plus permis de rien faire de ce genre.

Jean fait asseoir bien doucement Marie sur un rocher.

Puis, avec ce Joseph d'Arimathie, le donateur du tombeau, il se met à détacher Jésus de la croix. Avec un infini respect, ils le descendent.

Et alors, Marie le reçoit dans ses bras, le couche sur ses genoux, ce corps mort de son fils.



154 Ses larmes coulent en voyant l'état dans lequel l'ont mis les bourreaux. Ainsi, cet Enfant annoncé par l'Ange, qu'elle a porté neuf mois en elle, qu'elle a mis au monde dans la grotte de Bethléem, qu'elle a nourri de son lait, soigné, lavé tant de fois, le voilà maintenant. Voilà ce que les hommes en ont fait.

Ils lui ont martyrisé et fait mourir son Fils, ces hommes...

Et ces hommes-là, ils sont pourtant aussi ses enfants, à cause justement de la mort de Celui-là, son Unique.



155 Avec respect, on lave le corps de Jésus, on l'entoure de bandelettes selon la mode du pays. On le met dans un linceul.

Puis le cortège funèbre se met en route.

Le jardin où se trouve le tombeau de Joseph n'est pas loin. On y est rapidement. Marie-Madeleine et les autres femmes font entendre les lamentations funèbres qu'on chante en Orient aux enterrements.

On est arrivé. Une dernière fois Marie contemple les traits de Jésus. Elle dépose un maternel baiser sur le front déjà froid, et ses larmes tombent sur la sainte Face du Christ.

Puis Joseph et Jean pénètrent dans la chambre sépulcrale et déposent le corps sur la banquette de pierre qui doit le recevoir.



156 Marie reste là encore un peu...

Mais elle ne veut pas faire trop attendre saint Jean qui est là, prêt à l'emmener chez lui et à la considérer désormais comme sa propre maman.

Il lui prend le bras avec beaucoup de tendre respect. Et elle, infiniment lasse et douloureuse, se laisse conduire où l'on voudra. Elle vit tout entière en pensée avec son fils. Car elle sait bien qu'il n'est pas mort pour toujours. Et tandis que les autres pensent que tout est fini, au milieu même de sa douleur elle garde confiance. Elle est sûre que ce qu'il a dit s'accomplira. Elle attend maintenant la Résurrection.



157 Le jour du sabbat se passe tout entier pour elle dans la prière et l'attente. Sans doute remplit-elle déjà son rôle de mère en redonnant confiance aux disciples qui n'attendent plus rien.

Et voilà que va se lever le dimanche. « Le troisième jour », a dit Jésus parlant de sa résurrection. Nous y sommes donc, au troisième jour après sa mort. « C'est aujourd'hui », se dit Marie en joignant les mains. Et de tout son cœur, elle l'attendait dans la prière.

Si l'Evangile ne nous dit pas que Jésus ressuscité apparut d'abord à sa mère, notre foi en est pourtant certaine.

Ce fut sans aucun doute sa première visite.



158 Tandis qu'elle était là, silencieuse, dans sa demeure, il fut soudain devant elle, la regardant avec un amour infini et peut-être prononçant ce seul mot : « Maman ! ».

Elle le regardait aussi, mains en avant, ne pouvait détacher ses yeux de lui ni articuler une parole. Se rendant compte qu'il vivait à partir de sa résurrection dans l'état des corps glorifiés, on peut penser qu'elle tomba à genoux, se sentant plus que jamais, en cette minute suprême, la servante du Seigneur.

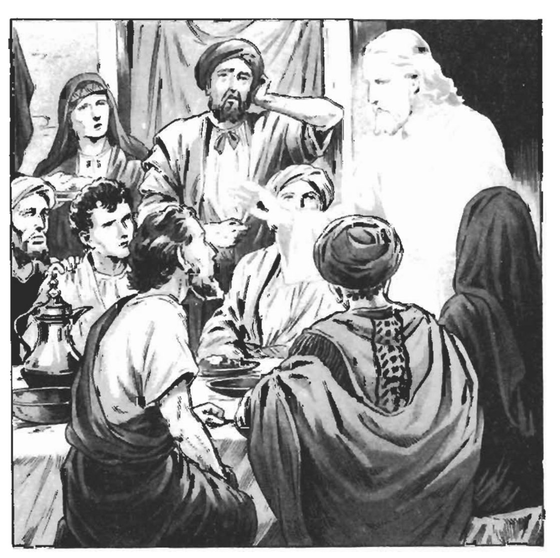
Il vaut mieux ne pas imaginer davantage ce qui se passa dans cette rencontre du Sauveur ressuscité et de sa mère.



159 Pendant ce temps les autres femmes qui, elles, n'avaient pas cru à la résurrection, avaient acheté des parfums et des aromates et, dès le matin, s'étaient rendues au tombeau pour achever l'embaumement du corps de Jésus.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction de ne pas le trouver. Après les avoir traitées de folles, les apôtres durent bien se rendre à l'évidence. D'ailleurs, ce même jour, tandis qu'ils étaient réunis, Jésus fut soudain au milieu d'eux, et leur apparut plusieurs fois encore, ainsi qu'à Madeleine et aux femmes.

Le petit groupe retourna en Galilée, selon que l'avait demandé le Seigneur. Marie partit donc également, puisqu'elle vivait désormais de la vie des apôtres.



160 Ce retour n'avait rien de glorieux. Personne ne voulait croire à la résurrection et Notre Dame apparaissait tout simplement comme la mère d'un homme exécuté après jugement. Cependant, les apparitions de Jésus redonnaient du courage à ses disciples craintifs et abattus.

Au cours d'une de ces apparitions, il leur dit : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés. »

Il leur donnait ainsi le pouvoir d'absoudre les pécheurs qui viendraient bien humblement confesser leurs fautes. Et c'est à cause de cette parole de Notre Seigneur que, depuis dix-neuf siècles, les prêtres reçoivent la confession des hommes et usent de leur pouvoir magnifique de les renvoyer pardonnés.



161 Un jour, c'est sur le bord du lac de Tibériade (ce lac où ils s'étaient tant promenés ensemble) que Jésus apparut à ses apôtres. Ceux-là pêchaient (il avait bien fallu qu'ils reprennent leur métier pour pouvoir se nourrir), et comme en une autre nuit dont ils se souvenaient, ils n'avaient encore rien pris.

Jésus renouvela pour eux le miracle déjà accompli une fois de la pêche miraculeuse. Et il poussa ce jour-là la délicatesse jusqu'à leur préparer lui-même à déjeuner.

En effet, lorsque fatigués de leur rude effort, les pêcheurs furent arrivés à terre avec leur barque pleine à craquer, Jésus avait allumé un feu et fait griller quelques poissons pour qu'ils puissent se restaurer sans attendre.



162 C'est ce jour-là d'ailleurs qu'il confirma à Pierre ses pouvoirs de chef et lui annonça qu'il mourrait martyr.

Il apparut encore d'autres fois aux siens et accomplit certainement d'autres choses. Saint Jean écrit lui-même dans son Evangile : « Jésus a fait beaucoup de miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. »

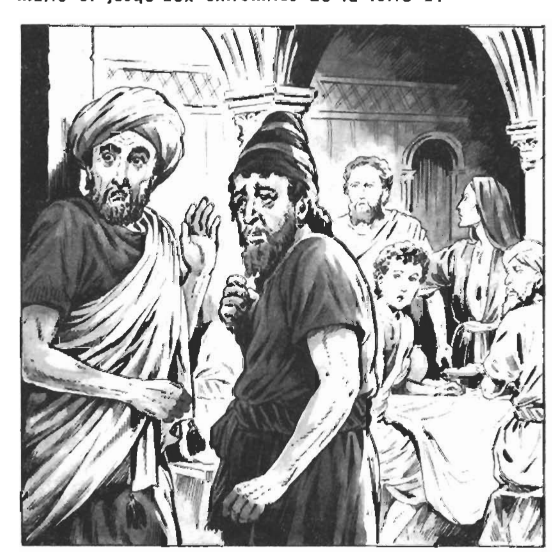
Quarante jours s'étaient écoulés depuis la résurrection. Jésus promit à ses apôtres de leur envoyer le saint Esprit et leur dit qu'après l'avoir reçu : « ils seraient ses témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ».



163 Ayant dit cela, il commença à s'élever de terre devant eux. Marie sans doute était là aussi, le regardant monter de plus en plus, jusqu'à ce qu'un nuage le cachât.

Tout le monde continuait de regarder le ciel où il avait disparu ; mais deux hommes vêtus de blanc parurent pour leur dire de ne pas rester là davantage et leur annoncer le retour de Jésus pour la fin des temps.

Revenant à eux, ils se serrèrent autour de Marie, la mère de leur Seigneur, qui restait sur la terre. Et se souvenant de la promesse de Jésus de leur envoyer l'Esprit Saint, ils décidèrent de se mettre immédiatement en retraite pour être bien prêts à le recevoir.

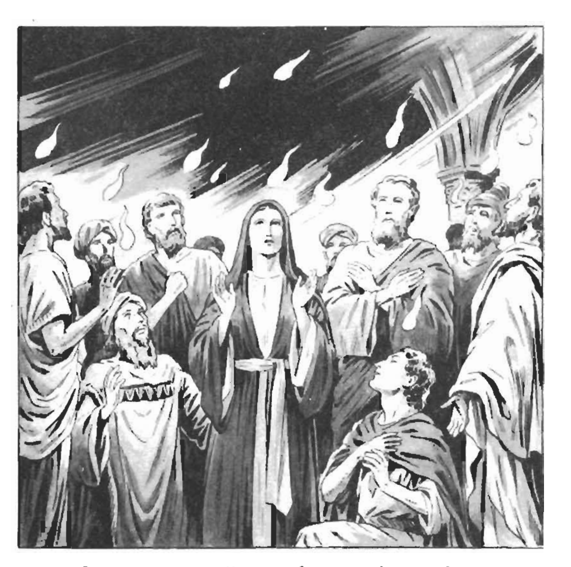


164 Tout le monde se réunit donc dans la salle du Cénacle — qui représentait tant de souvenirs — et, sous la présidence de Marie, apôtres, disciples et saintes femmes, tout le troupeau fidèle, se mit en prière avec la ferme intention de rester là tant que l'Esprit Saint ne serait pas venu.

Leur retraite dura neuf jours. Ils s'étaient enfermés, par crainte des Juifs qui les accusaient d'avoir volé le corps de Jésus pour faire croire à sa résurrection.

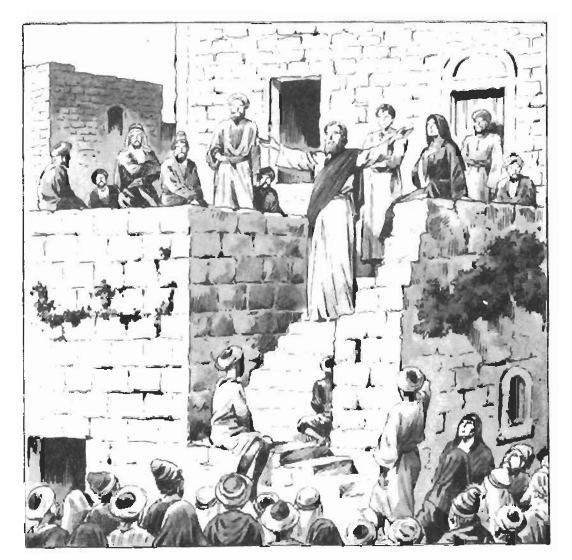
Aussi étaient-ils très inquiets et le moindre bruit insolite les faisait sursauter.

Marie seule était calme et paisible. Elle les rassurait, ces hommes qui tremblaient dans la crainte qu'on vienne les arrêter. Et de la sentir là, ils avaient moins peur.



165 Sa prière à elle se faisait plus ardente que jamais. Elle voyait bien tout le changement qui devait s'opérer en ces hommes pour en faire de vrais apôtres. Et sans cesse elle appelait sur eux l'Esprit qui devait les éclairer et les fortifier.

Le matin du dixième jour, tandis qu'ils priaient tous ensemble, on entendit un bruit semblable à celui d'un grand vent. Ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux. En même temps ils se sentirent remplis du saint Esprit et se mirent à parler dans des langues différentes, qu'ils ignoraient un instant avant.



166 Et ces hommes qui tremblaient encore la veille ouvrirent toutes grandes les portes de la salle. Sortant sur la terrasse, Pierre prêcha aussitôt Jésus crucifié et ressuscité.

Quel merci dut monter du cœur de Marie vers Dieu ! Sa prière était exaucée. Elle aussi d'ailleurs, Epouse du saint Esprit depuis l'Annonciation, en reçut un accroissement en ce jour de la Pentecôte. Elle comprenait plus clairement encore tout ce qui s'était passé.

Et elle admirait l'œuvre de Dieu, ne cessant de s'offrir toute. C'est pour cette nouvelle Eglise, toute remplie maintenant du saint Esprit, qu'elle allait vivre désormais le reste de sa vie.



167 Mère de tous, elle fut cependant à un degré particulier la mère de Jean, puisque c'est à lui que Jésus mourant l'avait confiée.

Elle vécut donc chez lui, s'occupant de la maison, cuisant le pain comme elle l'avait fait si longtemps à Nazareth pour Jésus.

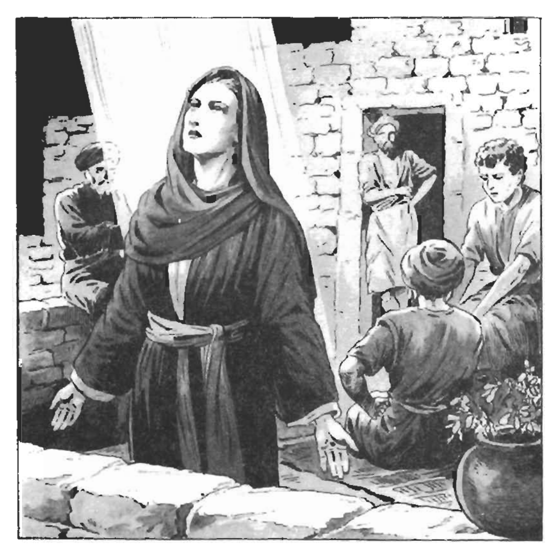
Elle tenait tout bien prêt pour qu'il n'ait pas à attendre lorsqu'il rentrait fatigué de ses courses apostoliques. Il lui racontait ce qu'il avait fait ; ils s'émerveillaient ensemble de voir le nombre sans cesse grandissant de personnes qui croyaient à Jésus-Christ et demandaient le baptême.



168 Quand il renouvelait le sacrifice eucharistique, comme Jésus en avait donné pouvoir à ses apôtres le soir du Jeudi Saint, grande était la joie de Marie. Elle pouvait ainsi recevoir en nourriture le Corps de Celui auquel elle ne cessait d'être unie par l'âme.

Saint Jean profita de ces années d'intimité avec la sainte Vierge pour lui demander respectueusement des détails sur la naissance et l'enfance du Seigneur.

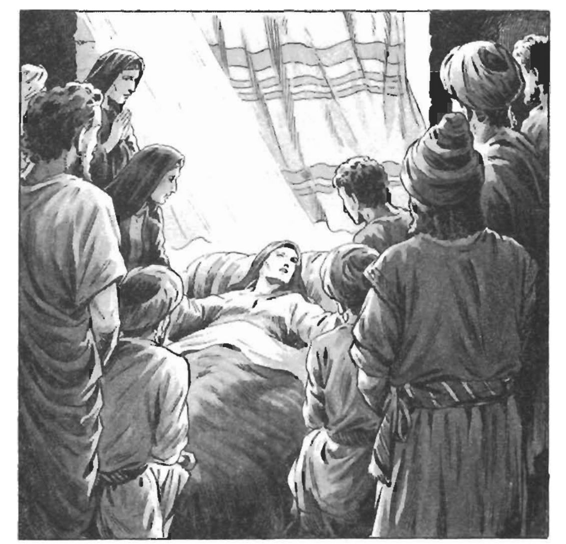
Alors Marie sortit de son silence pour répondre au désir de l'Apôtre. Et c'est ainsi que Jean d'abord, puis toute l'Eglise, connut l'Annonciation, les événements de la naissance à Bethléem, la visite des Mages, la présentation, la fuite en Egypte, enfin toute cette partie importante de la vie de Jésus (au moins 30 ans) dont on ne savait rien.



169 Ceux qui avaient été chargés d'écrire les évangiles, saint Luc surtout, notèrent soigneusement tous les détails donnés par Marie et qui ont pu ainsi arriver jusqu'à nous.

Cependant elle-même, la sainte Maman, tout en se trouvant heureuse au milieu des apôtres — puisque c'était la volonté de Dieu — ressentait un tel désir d'être réunie enfin à son Jésus, que ce désir était comme un feu qui peu à peu consumait tout en elle.

Sa vie n'était plus qu'un acte d'amour et de désir ininterrompu. Et bien qu'elle ne se plaignît jamais de rien, les apôtres sentaient que bientôt son corps ne pourrait plus résister au désir ardent de son âme.



170 Certes, ils eurent bien du chagrin lorsqu'un jour, ils virent leur bonne Mère s'aliter pour aller enfin retrouver son Fils. Mais ils comprenaient aussi la joie de Marie et cette mort d'amour, à laquelle ils assistèrent, les laissa remplis de consolation. Ils savaient tellement qu'elle ne cesserait plus d'être leur mère et que, de là-haut, toute-puissante maintenant, elle continuerait de les aimer et de les aider !

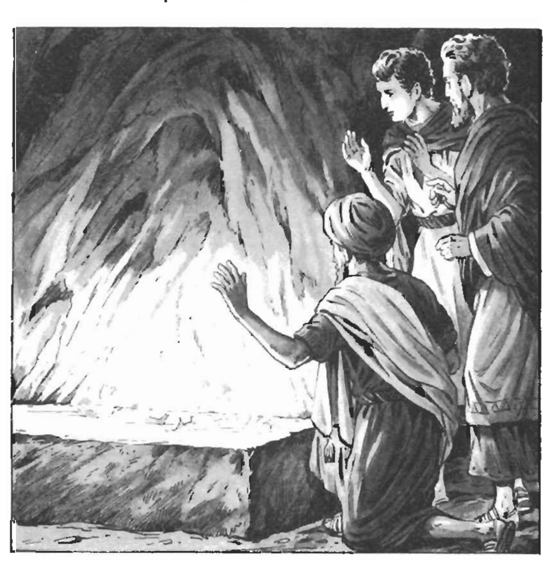
Ce que fut la joie de Marie arrivant au ciel ? Nous ne le saurons que lorsque nous y serons à notre tour. Une croyance tenace — que l'Eglise a maintenant changée en un dogme — nous dit qu'elle y monta avec son corps. Jésus voulut épargner à sa mère chérie la corruption du tombeau.



171 Une tradition rapporte en effet qu'après lui avoir fermé les yeux, les apôtres ensevelirent avec respect le corps de Notre Dame. Puis ils firent connaître la triste nouvelle.

Or, après quelques jours, l'apôtre Thomas — celui-là même qui n'était déjà pas là lors de la première apparition du Sauveur après sa résurrection — arriva tout désolé. Il pleura de tout son cœur, car il aimait bien la sainte Vierge, et il supplia qu'on lui permît de la revoir au moins dans son tombeau. Les autres se décidèrent à lui faire ce plaisir.

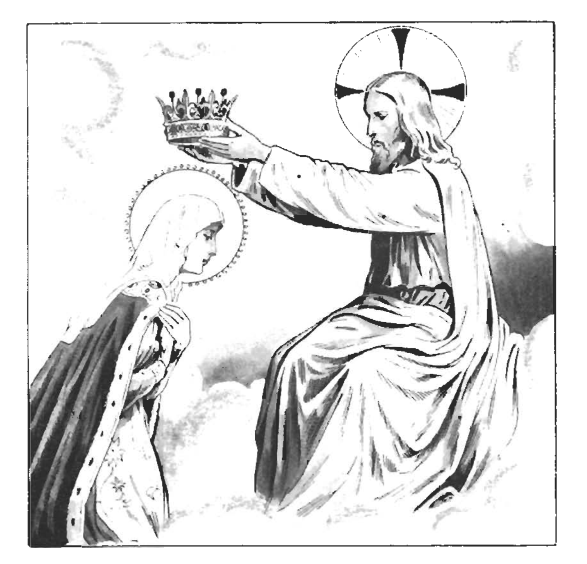
On vint donc au sépulcre. Et on fit entrer Thomas avec quelques-uns, Pierre et Jean sans doute.



172 Comme pour Jésus au matin de Pâques, le tombeau était vide.

A la fois émus et consternés, les apôtres restaient là, muets d'admiration. Ainsi cette humble femme, qu'ils avaient toujours vue si simple avec eux, si respectueuse même de leur dignité de prêtres, le Seigneur avait voulu accomplir pour elle ce prodige inouï de la prendre avec son corps ! Ils comprenaient mieux dès lors la grandeur et la puissance de la sainte Vierge.

Beaucoup de récits ajoutent que des fleurs de tous parfums remplissaient le tombeau, symbole des grâces que cette bonne Mère ne cesserait désormais d'obtenir à ses enfants.



173 Les Anges entraînèrent donc ce corps virginal dans une montée qui ne s'arrêta qu'aux pieds de Jésus.

Et en instituant, dans les mystères du Rosaire, « le couronnement de la sainte Vierge dans le ciel », c'est encore l'Eglise qui nous invite à méditer sur cette scène si belle : Jésus recevant sa mère et l'établissant, elle la très humble qui s'était toujours considérée comme la servante du Seigneur, au-dessus de tout ce qui existe. Oui, Reine des Anges et Reine des hommes. La créature la plus haute qui soit.

Elle, infiniment heureuse, laissait son cœur s'épancher enfin pleinement dans ce Cœur de Dieu qui avait été tout son amour.



174 Tout s'éclairait maintenant. Ce que sa foi lui avait permis de croire lorsqu'elle était sur terre, elle le voyait maintenant dans la lumière. Et ces hommes par qui elle avait tant souffert, ces hommes qu'elle aimait tant, elle les voyait, du ciel, tels qu'ils étaient. Elle comprenait tout à fait leurs besoins — et elle avait senti sa puissance.

Elle savait qu'elle pouvait tout leur obtenir. Et cela, pas pour un an, dix ans, cent ans, mais pour toujours, pour toute l'éternité.

Elle le savait et elle le sait encore, et c'est chaque jour que nous nous en apercevons, nous autres qui sommes sur la terre.



175 Car, « la belle vie de Notre Dame », ce n'est pas comme la vie d'un grand homme, qui commence à sa naissance et s'achève à sa mort. Et après on ne peut plus rien dire, parce qu'on ne sait plus rien.

La belle vie de Notre Dame, elle a commencé à la naissance de ce beau petit bébé qu'on appela Marie.

Mais si elle a commencé un jour, nous savons qu'elle n'est pas terminée. Sans doute son corps est parti pour le ciel, mais elle n'a jamais cessé, par son âme, d'être avec nous.

C'est cela qui est merveilleux. Merveilleux autant que vrai.



176 Si haut qu'on remonte dans l'histoire du christianisme, on trouve Marie, bien vivante et bien agissante.

Depuis l'Annonciation, depuis surtout la parole de Jésus en croix la constituant officiellement notre mère, elle ne cesse de considérer tous les hommes comme ses enfants. Et elle le leur montre.

Après dix-neuf siècles, elle est encore pour chacun de nous une vraie maman délicate et attentive, pour peu que nous la considérions comme telle. Et ce sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Jusqu'à ce que la rédemption soit tout à fait terminée par l'entrée du dernier fils dans la maison du Père.



177 Elle est tellement aimée aussi, que, dès les temps les plus lointains, elle a reçu les plus grandes marques de cet amour.

Nos ancêtres lui ont bâti de splendides cathédrales ; nos pays chrétiens sont couverts d'églises, de chapelles et de pèlerinages en son honneur.

Et dans les lointains pays de mission d'aujourd'hui, c'est encore elle qui facilite le travail du missionnaire en amenant les âmes à Jésus. Aussi n'est-il presque plus de pays au monde où on ne la connaisse, où on ne l'invoque, du grand Nord aux Tropiques, de l'Afrique au Japon.

Elle se fait si bien toute à tous que les Noirs lui prêtent la couleur de leur peau, tandis que les Jaunes en font une Notre Dame aux yeux bridés.



178 Chaque fois qu'elle le juge nécessaire, elle se dérange du ciel pour venir elle-même sur notre terre.

Au début du XIII° siècle, dans un moment où l'Eglise était déchirée par une terrible hérésie, celle des Albigeois, la sainte Vierge se montra à saint Dominique. Elle lui expliqua que, bien mieux que les batailles et les discussions, la prière pouvait vaincre cette hérésie qui divisait les chrétiens.

Et elle lui apprit que le Rosaire, cette répétition sans cesse reprise de la même prière, qui fait redire chaque fois : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... » était la seule arme efficace.



179 Un peu plus tard, — c'était en 1251 — elle apparut à saint Simon Stock, un religieux de l'ordre du Carmel.

Elle lui présentait un habit composé de deux bandes d'étoffe rattachées par les épaules. Elle lui dit que tous ceux qui désormais porteraient cet habit — appelé scapulaire — recevraient son aide toute spéciale.

L'habitude de porter sur soi le scapulaire se répandit très vite. Dans la suite des temps, pour qu'il soit davantage à la portée de tout le monde, on remplaça le scapulaire d'étoffe par une médaille.

Et l'on ne peut plus compter, depuis cette lointaine apparition de Notre Dame à saint Simon Stock, les miracles de tous genres attribués au scapulaire.



180 Beaucoup de pays ont reçu, au cours des âges, la visite de Notre Dame.

Pour nous en tenir à un seul siècle, le dernier, puisque c'est le plus près de nous, on peut relever ainsi bon nombre d'apparitions de la sainte Vierge, célèbres dans le monde entier :

En 1830, elle apparaît plusieurs fois à une jeune paysanne, alors novice chez les Filles de la Charité, à Paris : Catherine Labouré. Elle se montre si bonne avec elle, que Catherine, avec la plus filiale confiance, met ses mains jointes sur les genoux de la Maman du ciel.



181 Marie annonce à Catherine des malheurs qui vont venir sur le monde. Mais elle lui indique en même temps le remède : la prière ardente, confiante. Et elle demande qu'on fasse une médaille qui portera cette invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

On fait la médaille. Il y a tant de prodiges qu'on ne l'appelle plus que la médaille miraculeuse. Des livres entiers ne suffiraient pas à raconter tous les miracles obtenus depuis cette époque et chaque jour encore par la médaille et l'invocation.

Pourtant les gens ne deviennent guère meilleurs. Dieu est sans cesse offensé. Marie prévoit encore de grandes souffrances.



182 Elle revient donc le 19 septembre 1846 dans les montagnes du Dauphiné, à La Salette, cette fois. Deux petits pâtres, Mélanie et Maximin, rencontrent sur un haut plateau, à près de 2.000 m. d'altitude, une dame assise sur une pierre et qui, la tête dans ses mains, pleure abondamment.

C'est la sainte Vierge. Elle demande aux enfants s'ils font leur prière. Elle leur recommande de n'y pas manquer. Elle se plaint qu'on ne prie pas assez. « Le bras de mon Fils est trop lourd, je ne puis plus le supporter » et elle annonce encore les malheurs que la méchanceté des hommes et le péché vont amener.

Que c'est émouvant, de voir Notre Dame pleurer ainsi sur nous !



183 Au petit village de Lourdes, dans les Pyrénées, des fillettes s'en vont ramasser du bois mort. On est en hiver, le 11 février 1858, Bernadette, au moment de passer le torrent, voit soudain une belle jeune fille dans l'anfractuosité de la roche : « Qui êtes-vous, Madame ? ». L'apparition sourit mais ne dit pas son nom.

Dix-huit fois Bernadette la reverra. La sainte Vierge, car c'est elle, lui demande de dire son chapelet. Et Bernadette voit « la dame » faire glisser elle-même entre ses doigts les grains d'un rosaire qui pendait à son bras.

Elle répète : « Pénitence, pénitence, pénitence, priez pour les pécheurs. »

Elle demande qu'on bâtisse une chapelle à cet endroit et qu'on y vienne en procession.



184 Et le 25 mars elle dit son nom : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Malgré des miracles évidents, Bernadette est d'abord traitée de menteuse. On refuse de la croire.

Pourtant on finit par bâtir la chapelle.

Et depuis ce temps Lourdes peut s'appeler la terre des miracles, tant les faveurs accordées par Marie y sont nombreuses. On y vient de tous les pays du monde. Et il n'est peut-être pas un seul coin de la terre où Notre Dame soit autant visitée, autant priée, autant aimée. C'est par centaines de milliers que les pèlerins viennent à Lourdes. Et elle seule sait le nombre de ceux qui s'en retournent guéris, du corps pour quelques-uns, de l'âme pour un bien plus grand nombre.



185 Le 17 janvier 1871, à Pontmain, dans la Mayenne, plusieurs enfants la voient apparaître dans le ciel, tandis que ces paroles s'inscrivent sur une banderole : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. »

« Mais priez, mes enfants ! » Comme on sent l'angoisse de cette bonne Mère, qui a en mains tout ce qu'il faut pour nous faire exaucer, mais qui a besoin pour cela qu'on prie, qu'on demande.

« Mais priez, mes enfants ! » Comment résister à cet appel maternel ? Ne devrions-nous pas avoir les yeux et surtout le cœur sans cesse tournés vers elle, pour lui demander d'intervenir !



186 On ne l'a sans doute pas écoutée ; on n'a pas prié assez. Car, malgré tous ses avertissements, le ciel s'assombrit de nouveau.

On arrive en 1914. Et bientôt commence la première guerre mondiale, qui dura quatre ans. Années terribles pour tant de pays. Les progrès de la science décuplent en effet les puissances de destruction. Pour la première fois l'aviation fait pleuvoir sur les populations civiles un déluge de fer et de feu. Les peuples sont angoissés, se demandant dans quel état ils sortiront de la tourmente.

Pendant ce temps, dans un des rares pays épargnés par la guerre, au Portugal, des enfants du village de Fatima, prient avec ferveur. Ils sont trois : Lucie, l'aînée, 10 ans, et ses jeunes cousins, François, 9 ans, et Jacinthe, 7 ans.

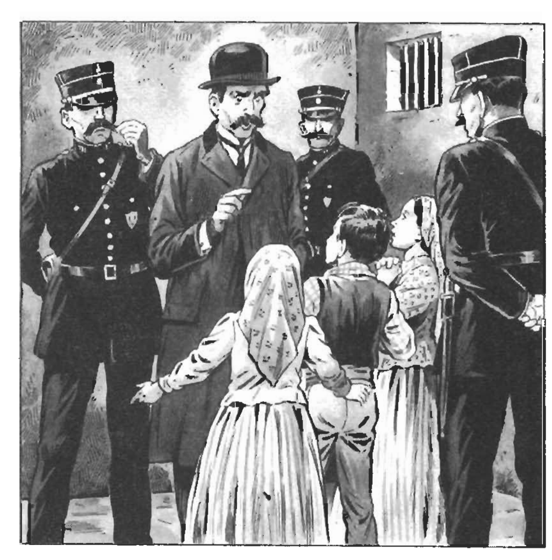


187 Leurs parents, très chrétiens, leur ont appris de bonne heure à prier la Madone.

Ce jour-là (c'est le 13 mai 1917), ils ont conduit leurs bêtes dans une vallée où l'herbe est belle, la Cova da Iria, et où ils peuvent jouer à se construire des petites maisons avec des tas de pierres.

Il fait très beau. C'est midi. Les enfants viennent de réciter ensemble leur chapelet, lorsqu'un grand éclair les effraye. Le ciel reste pourtant bleu. Ils vont rassembler leurs bêtes en hâte et prendre le chemin du retour, lorsqu'un second éclair les cloue sur place.

Et voilà que là, tout près, sur un petit chêne-vert, se tient une dame qui semble être faite de lumière. C'est la sainte Vierge, qui leur parle avec beaucoup de bonté et leur demande de revenir le 13 de chaque mois.



188 Comme Bernadette à Lourdes, les trois enfants vont avoir beaucoup à souffrir. Lucie surtout est traitée assez durement par ses parents qui sont très fâchés du bruit que fait cette histoire.

Un jour même, on les emmène en prison, et le préfet leur fait très peur, les menaçant de « les faire frire dans l'huile bouillante » s'ils continuent à dire qu'ils ont vu la Dame. Les pauvres petits ont bien peur ; pourtant ils préfèrent mourir martyrs, même de cette horrible façon, plutôt que de ne pas dire la vérité. Mais le préfet disait cela seulement pour les effrayer.

La sainte Vierge revient comme promis tous les mois et annonce un grand prodige pour sa dernière apparition, celle du 13 octobre.

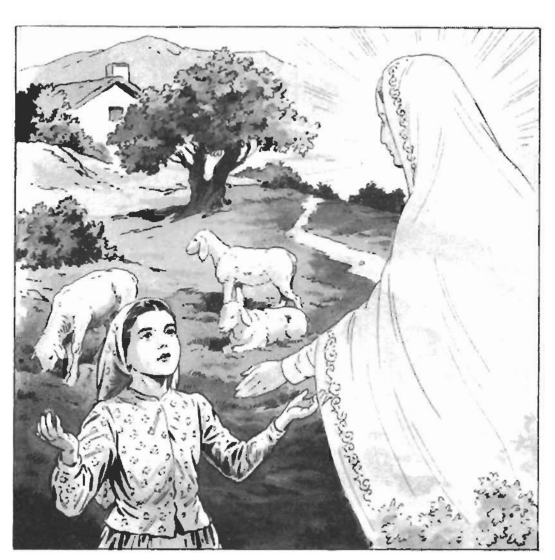


189 Comme à Lourdes, des miracles avaient lieu à la Cova da Iria, attirant beaucoup de monde.

Aussi est-ce devant une foule considérable (évaluée à 50.000 personnes au moins) que se produisit le « signe » annoncé.

Vers midi, ce jour-là, le soleil se mit à tourner comme une roue, en jetant des gerbes de flammes bleues, rouges, vertes. Tous les gens tombèrent la face contre terre, croyant que c'était la fin du monde.

La sainte Vierge voulait ainsi montrer à tous que c'était bien elle, la Dame des apparitions. « Je suis Notre Dame du Rosaire, dit-elle aux enfants. Il faut réciter le chapelet tous les jours. Il faut que les hommes changent de vie et qu'ils demandent pardon de leurs péchés... Qu'on n'offense plus Notre Seigneur qui est déjà trop offensé ! ».



190 Et elle fit d'émouvantes confidences aux enfants qu'elle avait choisis.

Pour François, elle dit qu'il fallait qu'il récite « beaucoup de chapelets ». Et depuis ce jour-là, le brave petit en oubliait même de jouer. Bientôt terrassé par l'épidémie de grippe espagnole, il mourut comme un petit saint.

Jacinthe, la plus petite — et la plus gâtée aussi par ses parents — devait mourir toute jeune aussi, acceptant de bon cœur, « pour les pécheurs », d'être emmenée à l'hôpital loin de chez elle, ce qui lui fut excessivement dur.

Seule Lucie, à qui la sainte Vierge avait confié bien plus de choses parce qu'elle était plus grande, resta sur la terre.

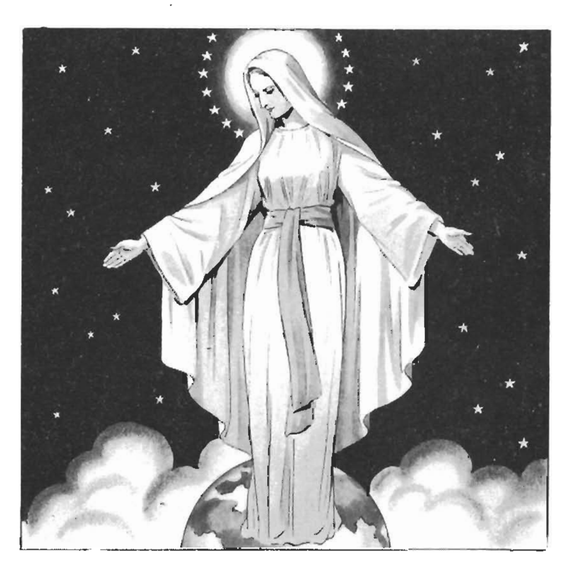


191 Il n'est pas étonnant qu'après avoir reçu une pareille grâce, elle voulût — comme l'avait fait Bernadette — se donner tout entière au Bon Dieu.

Elle se fit donc religieuse. Pendant des années, elle n'entendit plus jamais parler de Fatima. Elle ne désirait que vivre ainsi ignorée de tous. Mais son âme restait pour toujours illuminée par la radieuse vision de la Cova da Iria.

Pendant que Lucie continue ainsi sa vie toute simple, Fatima est devenu, comme Lourdes, un pèlerinage connu et aimé du monde entier.

Pour répondre au désir que Notre Dame y a exprimé, le Pape a vivement recommandé la consécration des peuples au Cœur Immaculé de Marie. Et il a lui-même prononcé très solennellement cette consécration le 8 décembre 1942.



192 Que ce soit donc à Paris, à Lourdes, à Fatima, et peut-être en bien d'autres lieux du monde, Marie continue ainsi sa vie pour nous. Chaque nation peut l'appeler « Notre Dame de chez nous », car en vérité, il n'est pas un pays dont elle n'ait montré, à un moment ou à l'autre de son histoire, qu'elle est vraiment la Mère. Et peut-être qu'un des noms qui lui va le mieux, c'est encore celui de Notre Dame du monde entier.

Voilà ce qu'est devenue et ce qu'est aujourd'hui l'humble jeune fille qui, il y a près de deux mille ans, répondait à la visite d'un Ange : je suis la servante du Seigneur.
